

► M^{ME} DE STAËL
À l'occasion du bicentenaire de sa mort, plusieurs parutions éclairent la pensée politique de la philosophe



Jean-Marie Chevrier, Nathalie Sarraute

Quatre verbes pour cerner Valère Novarina, dont paraît «Voie négative»



«Quelques jours dans la vie de Tomas Kusar», d'Antoine Choplin

Danilo Kiš, Nadejda Teffi

Eric Chevillard applaudit le revers de Grégory Cingal



Arlie Russell Hochschild, Laurent Joly

Surprenante Lionel Shriver



Ça balance à Berlin

Un DJ américain en quête du beat parfait en Allemagne, pendant la réunification. Paul Beatty mêle culture musicale et critique des discriminations. Un roman revigorant



Le chanteur George Clinton.
SHAWN EHLERS/ AFP

qu'il parle, danse et pense exactement comme tous les autres. [Un] beat (...) qui nous dirait en termes dénués de toute ambiguïté qu'on est vivant.»

Vivant: comment ne pas l'être davantage en refermant ce roman aussi revigorant qu'une chanson de James Brown? La quête du beat idéal n'est pourtant qu'un prétexte pour l'écrivain qui, de livre en livre, examine la façon dont sont perçus les Afro-Américains, que ce soit à l'intérieur des Etats-Unis, comme dans *American Prophet* (Passage du Nord-Ouest, 2013), son premier roman, ou en dehors, comme dans ce *Slumberland* qui se déroule à Berlin, en 1989. Publié une première fois en France en 2009 (au Seuil), il reparait aujourd'hui, à la faveur de l'aura internationale obtenue par l'auteur après que *Moi contre les Etats-Unis d'Amérique* (Cambourakis, 2015) a reçu le National Book Critics Circle Award et le Man Booker Prize.

La chute du Mur tient elle aussi de prétexte pour Beatty, qui ne raconte que de loin les soubresauts politiques de l'épo-

que. Ce qui l'intéresse dans ce Berlin-là, c'est l'idée de réunification: observer comment deux peuples vont devoir vivre ensemble, malgré leurs différences. Un thème qui n'est évidemment pas sans éveiller d'échos chez un auteur venu d'un pays toujours soumis à de fortes tensions raciales.

Son héros est un homme à la culture musicale abyssale, Ferguson Sowell, alias DJ Darcy. Disc-jockey de Los Angeles, l'homme est doté d'une mémoire auditive absolue: «Je me rappelle tout ce que j'ai entendu. Chaque nickel tombé par terre, chaque goutte de pluie, chaque crissement de basket, chaque bêlement de chevette. Chaque chansonnette entonnée à la corde à sauter (...), tous les jingles R & B débités à la pelle, tous les riffs distordus d'Hendrix.»

Après des années de quête, Darcy a enfin trouvé le «beat parfait», sa «Joconde sonore», mais il lui faut un musicien hors pair pour l'interpréter. Il a repéré l'homme providentiel: Charles Stone, dit «le Schawa», un jazzman mystérieux

resté vivre en Allemagne de l'Est après une tournée foireuse, un dieu du demiton qui «joue comme Nabokov écrit». Direction Berlin, où Darcy se fait embaucher au Slumberland, un bar situé côté ouest, que fréquentent des hommes noirs et des femmes blanches. Son job va consister à renouveler les playlists du juke-box.

Darcy va non seulement retrouver «le Schawa», mais vérifier que celui-ci n'a pas d'égale pour mettre en transe le premier auditeur venu, comme cet ami journaliste, Lars, à qui le fameux beat est offert en pâture. «Lorsque le gimmick arriva, c'est comme si Docteur Funkenstein avait branché sa moelle épinière sur un marteau en caoutchouc, écrit Beatty avec sa verve jubilatoire et lyrique. Les réflexes reptiliens prirent la relève. Les aigus croustillants lui firent bouger la nuque d'avant en arrière. Le martèlement des basses lui fit descendre le cul à mi-chemin du sol, ses épaules roulèrent et son bassin se métamorphosa en gyroscope.» A la fin de la séquence, Lars se mord la lèvre inférieure, l'air de dire: «Bon sang, Négro, alors c'est ça que ça fait d'être noir.»

Il n'est pas une scène du livre qui ne renvoie le lecteur à l'histoire de la musique américaine

Tout le roman ramène aux stéréotypes raciaux et aux discriminations. Après avoir qualifié la RFA de l'époque de «paradis pour l'homme noir» en raison de son absence apparente de racisme, DJ Darcy va déchanter avec la réunification: «L'après-chute du Mur m'évoquait la période de la reconstruction de l'histoire américaine, avec (...) ses foules réclamant les lynchages. Il y eut les inévitables éditoriaux pleurnichards prévenant le public que l'assimilation était un rêve, que les Allemands de l'Est, fondamentalement paresseux et indolents, ne seraient jamais des citoyens productifs. (...) Il n'était même pas inhabituel de voir des drapeaux des Etats fédérés sous forme d'autocollants sur les pare-chocs (...). Lorsque vous posiez la question, on vous répondait que c'était juste pour signifier l'amour du rockabilly.»

Là est l'autre singularité de *Slumberland*, où l'on rit par ailleurs beaucoup en raison de sa causticité inventive: il n'est pas une scène du livre qui ne renvoie le lecteur à l'histoire de la musique américaine. Paul Beatty revisite un siècle de création ininterrompue, non sans souligner sa détestation du trompettiste Wynton Marsalis ou son admiration pour le chanteur George Clinton. Poète et slameur à ses heures, ce chantre de la négritude nord-américaine déroule une écriture sophistiquée, possédée par un rythme fou, un beat endiable. Comme un clin d'œil aux quatre premières lettres de son nom. ■

SLUMBERLAND, de Paul Beatty, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, Cambourakis, 278 p., 22 €.

FRÉDÉRIC POTET

Impossible à traduire en français, le mot anglais «beat» est presque aussi difficile à définir. Né avec la musique noire américaine, il est la convergence de la forme et du fond, du rythme et de la mélodie; de l'harmonie et du groove dirions-nous, si cela n'impliquait pas de définir aussi ce dernier. Sa fonction, en revanche, est clairement établie: faire balancer en cadence tout ce qui peut l'être sur un corps normalement constitué – tête, épaules, hanches, jambes... Encore faut-il tomber sur un échantillon de choix. Un «beat parfait», comme il en est question dans *Slumberland*, de Paul Beatty: «Un beat qui ferait penser à l'auditeur qu'il est quelqu'un de spécial, alors qu'il est habillé comme les autres,

Germaine de Staël en liberté

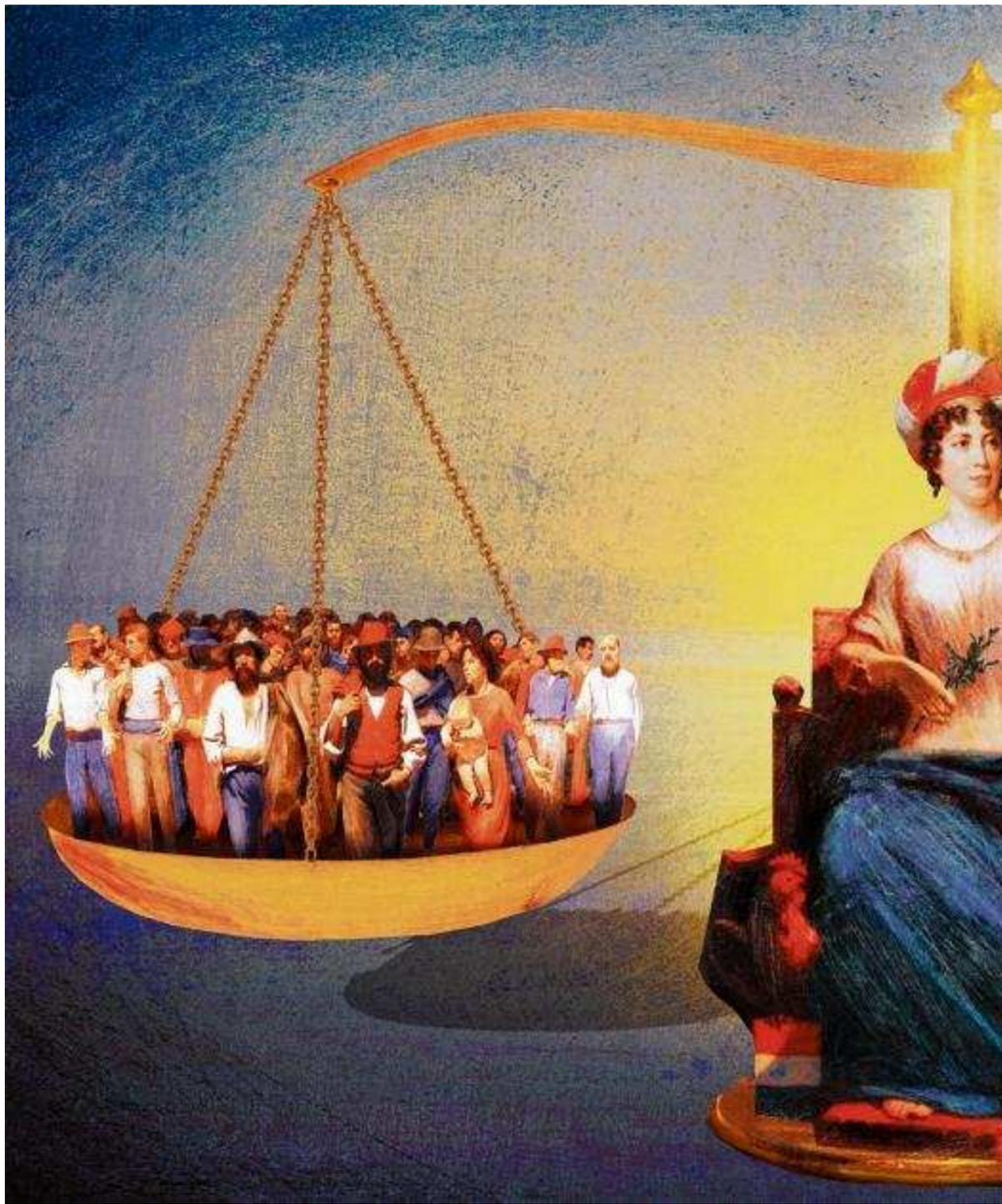
La philosophe a développé une singulière pensée politique, largement incomprise en son temps. A l'occasion du bicentenaire de sa mort, plusieurs ouvrages lui rendent justice

ANTOINE DE BAEUCQUE

Le rapprochement serait d'actualité et semble couler de source : peut-on dresser le portrait d'Emmanuel Macron, président philosophe, en héros staëlien ? Le culte et l'élan de la jeunesse emportent les deux destins. Elle, si précoce, admirée dès l'adolescence, conversant à 14 ans déjà avec les hôtes prestigieux du salon maternel, les Marmontel, Buffon, Mably, La Harpe, Grimm ou Bernardin de Saint-Pierre. Ce désir politique de rénovation par la recherche du centre, également : réunir contre les extrêmes les bonnes volontés conjuguées des jacobins et des royalistes, de la gauche et de la droite, se tenir à l'équilibre sur un échiquier politique que la tradition comme les événements menacent de faire basculer vers un camp ou vers l'autre.

Pourtant, il existe une opposition fondamentale entre M. Macron et M^{me} de Staël, leur rapport au pouvoir. Le premier est un pragmatique qui l'a pris d'assaut, « né » à gauche et triomphant en s'élargissant à droite, plus proche en ce sens du grand adversaire de la seconde, Bonaparte ; tandis que la fille de Necker a grandi au pouvoir, choyée par le principal ministre du roi, mais n'a cessé ensuite de le voir lui échapper, passant plus de temps en exil qu'à Paris, interdite, pourchassée, décriée, et surtout fascinée par la défaite, par la sortie de l'histoire, endurante jusqu'au génie dans sa volonté de faire fi de l'impossible ou de la contradiction politique. Germaine est une mélancolique à la pensée largement incomprise en son temps.

Si M^{me} de Staël connut la gloire, ce fut en effet d'abord par son œuvre romanesque, avec *Delphine* en 1802, puis *Corinne* en 1807, deux ouvrages que l'Europe entière connaissait sur le bout des doigts et qui la faisait frissonner. La plupart des nombreux textes politiques de la femme de l'ambassadeur de Suède à Paris ne seront lus qu'après sa mort, comme ses *Réflexions sur la paix intérieure* (1795), ses *Considérations sur la Révolution française*, publiées en 1818, ou *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, rédigées en 1798, qui ne paraîtront qu'en 1906. Bien sûr, chacun savait la réputation intellectuelle de celle qu'on voyait comme l'intelligence la plus vive de son temps, et certains de ses textes ont marqué, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, à l'automne 1796, ou ses *Réflexions sur le procès de la reine*, publiées cependant (en 1793) sous couvert d'anonymat.



L'intérêt des deux bons volumes soulignant la singularité politique de M^{me} de Staël réside d'abord dans cet accès circonstancié à l'œuvre : l'essentiel est désormais restitué, offert dans son contexte d'élaboration, d'écriture, de réception. Le travail éditorial de Laurent Theis, pour le fort ouvrage de la collection « Bouquins », est appréciable, car la pensée politique de M^{me} de Staël ne s'est jamais conçue hors de son

articulation avec des situations concrètes, des années 1780 à la Restauration. De même, moins classique, parfois sur le fil du rasoir, l'ambition affichée par Michel Aubouin d'éclairer l'« intelligence politique » de Germaine de Staël en regard des opinions de ses admirateurs ou de ses adversaires est intéressante, même si le volume prête parfois à une certaine confusion entre ce qui relève de la vie d'une héroïne romanti-

que, la pensée libérale et les commentaires de l'auteur.

Le projet politique de M^{me} de Staël est resté mal compris, alors qu'il aurait été on ne peut plus utile à la France sortant de la monarchie absolue puis de la Terreur. Il s'agit à chaque fois de « faire vivre les principes de 1789 », essentiellement la principale conquête : la liberté. Si Germaine de Staël est une passionaria de la liberté – pouvoir dire et écrire ce

Un romantisme du progrès

L'essai « De la littérature... » et les romans « Delphine » et « Corinne ou l'Italie », réédités, révèlent en M^{me} de Staël une contemporaine

NICOLAS WEILL

Sans forcer le trait, on peut soutenir que les écrits littéraires et les romans de Germaine de Staël réédités par la « Bibliothèque de la Pléiade » à l'occasion du bicentenaire de sa mort nous révèlent une vraie contemporaine. Moins cités que *De l'Allemagne* (1813), *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800) précède, dans ce volume, ses deux romans qui s'arrachèrent en leur temps : *Delphine* (1802), source de sa brouille avec Bonaparte alors premier consul, et *Corinne ou l'Italie* (1807). Mais pour M^{me} de Staël, les fictions doivent être aussi des « ouvrages », secondés par la réflexion. Voilà pourquoi il faut les lire comme trois bilans de l'ère révolutionnaire. Malgré les atrocités et la dictature bonapartiste en formation, tous illustrent une croyance intacte en la « per-

fectibilité » de l'espèce humaine, fût-elle assortie – grand thème staëlien déjà romantique – à la mélancolie.

Aujourd'hui où le déclinisme intellectuel connaît un regain de faveur, on en recommandera la lecture à quiconque garde confiance en la « légitimité des temps modernes » – selon l'expression forgée par le philosophe allemand Hans Blumenberg (1920-1996) – et se refuse à trouver les anciens systématiquement supérieurs. La fille de Necker reste attachée aux promesses de 1789, et ce, malgré les massacres commis au nom du « salut public » ou la brutalité du césarisme, qu'elle éprouve elle-même à travers l'exil et en tant que femme. Il en va, écrit-elle, de la Terreur comme jadis des invasions barbares : elles favorisent ce grand ressort de l'histoire qu'est à ses yeux le mélange des peuples, des mentalités du Nord – pour lesquels elle avoue sa prédilection – et du Midi. Sans justifier les atrocités, il y a là comme une version précoce de la « ruse de la raison » telle qu'elle sera élaborée par Hegel, quelques années plus tard.

La baronne de Staël réaffirme les droits de la « perfectibilité » dans un

contexte où l'idéologie du catholicisme d'Etat, prônée par son ami Chateaubriand (dont le *Génie du christianisme* paraît en 1802), tout comme la réaction monarchiste prospèrent sur les désillusions du progrès et de l'émancipation. Son regard panoramique sur la « littérature », notion qui englobe l'ensemble de ce que nous appellerions aujourd'hui « sciences humaines » par opposition aux sciences de la nature, doit permettre non seulement de démontrer que le retour en arrière n'est pas une option mais aussi d'en imaginer une version « républicaine ».

Sociologue avant la lettre

Le progrès des beaux-arts rencontre vite ses limites, estime Germaine de Staël, tandis que celui de la pensée serait infini. D'où une méditation très moderne, bien avant Georg Lukacs et George Steiner, sur la nature transitoire et historique des genres littéraires. Les Grecs ont pu culminer dans celui la tragédie, mais cela n'entraîne nul privilège pour le monde hellénique classique, pas même par rapport aux Romains en ce qui concerne la

philosophie. Sociologue avant la lettre, de Staël ne conçoit pas le « caractère national » sur un mode essentialiste et figé, puisqu'elle le lie au régime et à ses « institutions ». Elle pense par exemple que l'Allemagne a succédé à la France comme « patrie de la liberté ».

La suite de l'histoire n'a guère justifié cette prédiction. L'enthousiasme revendiqué pour une « raison exaltée », où l'intelligence s'appuie sur le sentiment au lieu de le bannir, a peut-être sa part dans certaines exagérations : le peu de cas qu'elle fait alors de la littérature italienne et même de Dante ; une adhésion sans faille à la thèse de l'existence du légendaire barde écossais du III^e siècle, Ossian, sorte d'apôtre de la sensibilité romantique – en réalité, une invention du poète James Macpherson (1736-1796), qui adapta des textes « gaéliques » – qu'elle compare à Homère ! Pour prouver que le XVIII^e siècle, et non le XVII^e, est celui de la philosophie, Descartes est, dans *De la littérature*, quasiment passé sous silence ou loué seulement comme mathématicien...

Ces raccourcis n'empêchent pas de Staël d'imaginer en visionnaire les contours d'une « physique sociale », ancêtre de nos sciences politiques, laquelle doit tenir compte de l'opinion grâce au calcul des probabilités. Plaidant pour le « bon goût », qu'elle oppose à la « vulgarité » (néologisme dont on lui doit l'invention), elle l'érige en vertu essentielle à la liberté républicaine. Car les détenteurs du pouvoir démocratique ne sauraient, comme les rois ou les aristocrates, se réclamer d'une supériorité de nature ou de rang. L'argument conserve toute sa force au regard du comportement de certains dirigeants de nos démocraties. Grâce à M^{me} de Staël, on peut ne jamais désespérer. ■

● **ŒUVRES,**
de *Madame de Staël*,
édité par *Catriona Seth* et *Valérie Cossy*,
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »,
1 728 p., 65 € jusqu'au 31 décembre.

● Signalons également la parution en poche de *Delphine, de Madame de Staël*, édité par *Aurélië Foglia*, Folio, « Classique », 1 072 p., 9,80 €.



ALE+ALE

Stéphanie Genand : « Elle parle de l'histoire à chaud afin d'en identifier les forces les plus négatives »

Cette spécialiste de l'œuvre de De Staël en renouvelle la lecture grâce à un magnifique essai, « La Chambre noire »

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-LOUIS JEANNELLE

Spécialiste de l'œuvre de De Staël, Stéphanie Genand livre les travaux les plus marquants du bicentenaire. Ainsi des deux derniers volumes de sa *Correspondance* (parus chez Slatkine) et d'une grande exposition, « Germaine de Staël et Benjamin Constant : l'esprit de liberté », à la Fondation Martin-Bodmer de Genève, jusqu'au 1^{er} octobre (catalogue sous la direction de Léonard Burnand, Stéphanie Genand et Catriona Seth, Perrin, 208 p., 35 euros). Mais c'est dans un magnifique essai intitulé *La Chambre noire* que cette chercheuse, qui enseigne à l'université de Rouen, renouvelle la lecture de la plus célèbre opposante à Napoléon – la seule femme que celui-ci ait exilée, dix années durant. Tout en s'inscrivant dans la continuité de Simone Balayé ou de Jean Starobinski, Stéphanie Genand révèle une écrivaine chez qui l'exercice de la parole, création romanesque et pensée politique s'interpénètrent, avec pour préoccupation constante de « donner au jour les rêves de la nuit ».

Vous contestez l'image d'une De Staël dominée par les passions.

De Staël est bien une femme de passions, mais si l'on admet que sa plus grande passion est l'analyse. A un moment où les Français se détournent du passé récent, elle n'a rien de plus pressé que de comprendre la Terreur. Trop facile de rejeter la faute sur un seul : nous sommes tous coupables, déclare-t-elle à ses contemporains, des crimes perpétrés par Robespierre. Soucieuse de « raisonner la cruauté », de Staël décèle au sein de la collectivité un « amour du crime », véritable passion sociale que nous nommerions aujourd'hui pulsion de mort, et qu'elle ose affronter. De même ose-t-elle, juste après la chute du premier Empire, en 1815, se demander si les Français sont « faits pour être libres », et si, au plus profond d'eux-mêmes, ils ne désirent pas s'aliéner à un chef. De Staël parle de l'histoire à chaud afin d'en identifier les forces les plus négatives, qu'il s'agisse du radicalisme de la pureté issu de la Révolution, de l'ultracisme des conservateurs qui tentent de restaurer l'Ancien Régime, ou de l'autoritarisme des bonapartistes.

Pour vous, l'œuvre de De Staël converge vers une sorte d'énigme, celle de la « chambre noire », le titre de votre essai.

Dans *De l'Allemagne* (1810-1814), de Staël rend compte d'une pièce où se mêlent la puissance des drames antiques et l'actualité la plus brûlante. Assister au déchaînement des passions mais sans les voiles du mythe, c'est, écrit de

Staël, comme se trouver « dans une chambre noire », où notre part la plus sombre nous assaille « à notre insu ». Cette image structure l'univers de De Staël, chez qui les passions prennent un sens proche de ce que nous nommons pulsions. Pour penser ce négatif en l'homme, elle emprunte la métaphore, plus classique, du théâtre. En nous, quelqu'un agit et un autre observe. Ses deux romans mettent en scène des héroïnes au moi clivé. Dans *Delphine* (1802), une femme philosophe capable de penser les sujets de société les plus complexes, mais que submergent ses « pensées du démon ». L'intrigue a beaucoup surpris à l'époque : il y a quelque chose de sadien dans ces personnages qui deviennent leur propre bourreau. *Corinne ou l'Italie* (1807) exacerbe la coupure entre l'Italie du Nord, civilisée, et l'Italie du Sud, irrationnelle, où les touristes ne s'aventurent jamais, mais où Corinne et son amant séjournent. En pleine ascension du Vésuve, à Naples, une brusque éruption fait resurgir en eux un passé qu'ils refoulaient jusqu'alors. Ce roman raconte l'étonnante histoire d'un réensauvagement progressif.

A cette face sombre répond une autre face tout aussi ignorée, beaucoup plus joyeuse.

On néglige le goût très vif qu'elle eut du théâtre, en particulier du théâtre de société, d'esprit léger et virtuose. Aux moments les plus tragiques de sa vie, qui n'en manque pas durant les années d'exil, Germaine de Staël dédramatise, soit verbalement (lorsque *De l'Allemagne* est interdit et pilonné, elle parle dans sa correspondance de son « brûlé »), soit en jouant la comédie avec ses proches. Mais attention, pour elle comme pour Beaumarchais, il y a quelque chose de désespéré au départ du rire : la « gaieté » consiste à faire de son désespoir une source de dérision.

De Staël est-elle, avant Beauvoir, la première intellectuelle féministe ?

Il y a bien eu, avec Benjamin Constant, une répartition consciente des rôles en matière politique : à de Staël la pensée, à Constant l'action. Mais ne plaquons pas nos grilles de lecture : si pour de Staël les femmes sont des parias, elle ne conteste pas cette « insignifiance », puisque les femmes n'ont pas à rendre compte de leurs faits et gestes et jouissent par conséquent de plus de liberté sur le plan de l'analyse. La marginalité devient un atout. Dans une république bien conçue, selon de Staël, les femmes pensent et les hommes agissent. On est assez loin de nos revendications féministes.

C'est peut-être par son cosmopolitisme que de Staël se montre la plus moderne. A une époque où Napoléon imposait la promotion du siècle de Louis XIV comme modèle indépassable, intituler son roman *Corinne ou l'Italie* relevait du suicide politique. Que les Français aient à puiser en Angleterre, en Italie ou en Allemagne de nouvelles sources d'inspiration pour une littérature placée sous le signe de la perfectibilité, quel plus grand défi à l'impérialisme culturel et à la centralisation de l'Empire ? Napoléon ne s'y est pas trompé. ■

qu'elle veut, quand elle le veut, où elle le veut demeure pour elle le critère irrécusable de la valeur de tout système politique –, elle combat dans deux arènes : face au despotisme royal qui est « toujours le plus absolu », face à la tyrannie de l'égalité qui est « malheureusement la plus aveugle ».

Elle est donc feuillante sous l'Assemblée constituante, militant pour un roi au pouvoir balancé par la représentation de la nation, pour un corps dont la tête ne pourrait penser que dans la plénitude d'un cœur et de membres agissant, pour l'ordre quasi familial d'un père qui ne prendrait ses décisions qu'entouré de ses enfants, et, mieux encore, qu'à la demande de ses enfants. Puis elle figure très exactement l'équili-

Ces idées sont sans doute trop contemporaines pour échapper aux circonstances : l'instabilité directoriale ne lui offre guère de chance de s'épanouir, tandis que le retour du despotisme, avec Brumaire puis l'Empire, l'étouffe rapidement. Germaine de Staël retourne dès lors au dialogue avec ses proches, Benjamin Constant bien sûr, le cercle qu'elle réunit au château de Coppet, laboratoire d'idées politiques sis sur les bords riants du lac Léman, et à la conversation avec elle-même, afin de finir d'élaborer une pensée qui, enfin, va pouvoir se parler d'universalité en posant quelques-unes des questions fondamentales de toute la tradition libérale : quel est le juste équilibre entre démocratie et aristocratie ? Comment l'expression de la volonté générale peut-elle interférer avec le gouvernement des meilleurs ? Jusqu'où mener une révolution et peut-on la finir ?

A Coppet, dans le parc, se trouve le tombeau des Necker : Suzanne, la mère, meurt en 1794 ; Jacques, le père, en 1804. Tous deux, par peur de l'enterrement prématuré et effroi pour la putréfaction des corps, sont momifiés et flottent dans l'esprit-de-vin. Germaine de Staël les rejoint en 1817, et toute sa pensée politique, qui ne vise qu'à l'épanouissement de la liberté, s'est construite dans la proximité de ces étranges cadavres. Comme si le dynamisme des idées ne pouvait naître finalement chez elle que de l'empêchement du corps, de l'humeur négative et de la mélancolie de l'âme. ■

LA PASSION DE LA LIBERTÉ,
de Madame de Staël,
édité par Laurent Theis, préface de Michel
Winock, Robert Laffont, « Bouquins »,
1 030 p., 32 €.

MADAME DE STAËL
OU L'INTELLIGENCE POLITIQUE,
présenté par Michel Aubouin,
Omnibus, 420 p., 21 €.

Dates

22 AVRIL 1766 La fille de Jacques Necker, futur ministre de Louis XVI, naît à Paris.

1792-1794 Sa défense d'une monarchie constitutionnelle la met en danger. Premier exil à Coppet (Suisse).

1794 Rencontre avec Benjamin Constant.

1802 Parution de *Delphine*.

1803 Elle est chassée de Paris par l'hostilité que lui voue Napoléon Bonaparte.

1804-1814 Exil à Coppet (Suisse) et nombreux voyages (Allemagne, Italie...).

1813 *De l'Allemagne* paraît.

14 JUILLET 1817 Mort à Paris.

bre thermidorien, espérant trouver dans le Directoire le régime idéal : un système stable fondé sur la liberté, des institutions républicaines – « Parce qu'il m'est démontré que, dans les circonstances actuelles, le gouvernement républicain peut seul donner du repos et de l'ordre à la France » – et les principes « de justice et d'humanité » permettant de regrouper les bonnes volontés. Sur cette *res publica*, aussi éloignée du despotisme d'un seul que du pouvoir de tous, elle espère la convergence des républicains modérés, héritiers des hommes de 1789, et des monarchistes limités, influencés par une monarchie constitutionnelle à l'anglaise.

Elle combat dans deux arènes : face au despotisme royal qui est « toujours le plus absolu », face à la tyrannie de l'égalité qui est « malheureusement la plus aveugle »

Trois étudiants épris d'hellénisme cherchent leur voie dans la France de Mai 68. Jean-Marie Chevrier signe un récit touchant, drôle et puissant

Tentante Ithaque

XAVIER HOUSSIN

Trois cents kilomètres. A peine moins. C'est ce qui sépare Guéret, la préfecture de la Creuse, du port de La Rochelle. Trois cents kilomètres pour rejoindre la mer et partir vers le large. Il faut sacrément s'accrocher à ses rêves pour imaginer qu'on peut construire un voilier de quinze mètres dans une vieille grange du Limousin, sans aucune connaissance de la charpenterie de marine, pour s'embarquer un jour avec lui vers les îles grecques dans l'aventure d'une nouvelle *Odyssée*. Quoique...

La Compagnie d'Ulysse, de Jean-Marie Chevrier, raconte comment on grandit en cherchant sa voie, son destin, comment on s'efforce de tout garder entre ses bras et comment on s'aperçoit qu'à défaut de choisir, on s'installe dans une vie qui, malgré tout, nous ressemble. Il fait la chronique des chimères douces et des châteaux en Espagne de 1968, ce temps dont il ne faut peut-être se souvenir que du « *Soyez réalistes, demandez l'impossible* », le slogan qui, d'une certaine manière et sans qu'on s'en soit bien rendu compte, y mit pourtant assez abruptement fin.

L'impossible, c'est pour le narrateur de *La Compagnie d'Ulysse* (dont la proximité sincère avec

Le livre fait la chronique des chimères douces et des châteaux en Espagne de 1968, ce temps dont il ne faut peut-être se souvenir que du « Soyez réalistes, demandez l'impossible »

Jean-Marie Chevrier est d'emblée évidente) de s'évader de sa province et de l'emprise familiale autrement qu'en optant pour des études supérieures sages, prometteuses d'un avenir bourgeois rassurant. Il fera donc dentaire, au grand soulagement de son père qui commençait à s'inquiéter de l'imagination excessive de son « *Freluquet* », de son « *Poussin blanc* », un peu trop porté sur le grec et le latin. Mais le compromis lui apparaît largement favo-



Image tirée de la série « *Le Voyage d'Alberstein* ». CYRUS ET NICOLAS CORNUT/DOLCE VITA/PICTURETANK

nable, puisque, du coup, il ira à Paris. « *On disait d'ailleurs "monter"*, explique-t-il. *De Guéret, de Tulle, de Villefranche-de-Rouergue ou de Marvejols, il n'y avait pas d'autre but si l'ambition vous habitait de faire sa place dans la politique, le cinéma, le bistrot, la médecine ou la police. La capitale insufflait aux candidats le désir du dépassement de soi.* »

Chevrier décrit sans nostalgie, mais avec une précision sensible, évocatrice, l'atmosphère d'un Paris qui n'existe plus. Celui des Halles « *avant Rungis* », des cabarets de la rive gauche, des bistrotiers d'étudiants du Quartier latin. C'est dans l'un d'eux justement qu'il fera la connaissance de deux compères qui seront les compagnons de sa jeunesse, et d'ailleurs. Caylus et Farnèse (« *deux noms difficiles à porter* ») montent *Les Perses* d'Eschyle au grand amphithéâtre de la Sorbonne. Farnèse, qui écrit en vers une hallucinante tragédie transformant les héros de l'*Illiade* en pilotes de chasse de la seconde guerre mondiale dans le ciel de la bataille d'Angleterre, veut aussi mettre en scène l'*Agamemnon* de (encore) Eschyle. Le jeune provincial, emporté d'en-

thousiasme, va s'inscrire avec eux au Groupe de théâtre antique de l'université.

On rit souvent à leurs frasques. On est touché par leurs histoires d'amour et d'amitié. Par ce qui se dessine progressivement de leurs lendemains. C'est la force de ce livre empathique de nous y attacher. Notre narrateur, fermement tenu par son éducation familiale, n'a pas, malgré la passion du théâtre qui a happé définitivement ses deux camarades, jeté son bonnet par-dessus les moulins. Il a poursuivi sa formation de dentiste, dans la honte larvée de devoir se faire la main sur les chicots des plus pauvres, ne parvenant pas bien à s'endurcir. Et, diplômé en poche, est parti exercer à mi-temps dans un assez sordide cabinet médical de banlieue, propriété d'un ponton en chirurgie dentaire, exerçant, lui, dans les beaux quartiers, et où défile une population ouvrière qu'il soigne comme il peut.

Jean-Marie Chevrier possède une indéniable puissance de récit. Et dans ce nouveau livre, elle se trouve multipliée par l'arrivée d'une foule de personnages, de « caractères » plutôt,

s'inscrivant dans leur époque, dans le rôle que la vie leur assigne. Et qu'on découvre touchants, irritants, insupportables, désarmants, toujours étonnamment fragiles.

Les événements de Mai 1968 vont glisser sur les trois amis qui, « *à tant fréquenter les Grecs et leur théâtre* », sont partis un jour pour Ithaque sur les traces d'Ulysse et n'ont depuis de cesse d'y revenir. Leurs idéaux, leurs utopies à eux dérivent en mer Egée. D'où cette idée, étrange, mais qui va s'imposer, de construire un bateau qui les y ramènera. Et pourquoi donc installer le chantier dans la Creuse? Parce que le narrateur, faisant le deuil de sa vie parisienne, a décidé d'ouvrir à Guéret l'officine de dentiste qui permettra de financer le projet. Du coup, le rêve insensé paraît presque raisonnable. Mais n'est-ce pas dans l'*Odyssée* qu'il est prédit que « *les dieux accablent de maux ceux qui courent le monde et même s'ils sont rois, leur tissent des calamités...* »? ■

LA COMPAGNIE D'ULYSSE, de Jean-Marie Chevrier, Albin Michel, 320 p., 20 €.

SANS OUBLIER

Schwarz-Bart continué

Blessé par les polémiques que susciteront à leur parution ses deux romans – *Le Dernier des Justes* (Seuil, Prix Goncourt 1959) et *La Mulâtresse Solitude* (Seuil, 1972) – ainsi que celui cosigné avec son épouse, Simone Schwarz-Bart, *Un plat de porc aux bananes vertes* (Seuil, 1967), André Schwarz-Bart décida de ne plus rien publier, mais continua à écrire dans sa maison de Goyave, en Guadeloupe, un cycle noir en sept volumes, où les enfants du « dernier des Justes », Ernie Levy, rencontreraient les descendants de la mulâtresse Solitude. Après sa mort, en septembre 2006, sa femme retrouva, dans le fouillis de son bureau, plusieurs manuscrits et, avec l'aide de Francine Kaufmann, universitaire spécialiste de l'œuvre de Schwarz-Bart, réussit à les mettre en forme. Ainsi furent publiés *L'Etoile du matin*, puis *L'Ancêtre en Solitude* (Seuil, 2009 et 2015). Aujourd'hui, *Adieu à Bogota* revient sur la jeunesse de Mariotte, l'héroïne d'*Un plat de porc...*, entre Martinique, Guyane, Paris, New York et Bogota. Beau portrait d'une métisse courageuse et fière, *Adieu Bogota* peut se lire comme un hommage posthume



d'André à sa femme Simone, qui, elle-même, voue sa vie à perpétuer l'œuvre de son mari. ■ YANN PLOUGASTEL
► *Adieu Bogota*, de Simone et André Schwarz-Bart, Seuil, 268 p., 18 €.

Occupation amoureuse

L'amour peut-il amorcer une forme de « résilience » historique? C'est la question que soulève ce premier roman tourmenté et captivant. A la mort de sa grand-mère Rivka, Sandra, 40 ans, qui mène à Lyon une vie paisible, retourne à Paris où son aïeule, juive d'origine polonaise, a perdu son mari raflé en 1942, et où elle a vécu, dans les années 1990, une histoire d'amour douloureuse. Un voyage motivé par la lecture de lettres et de carnets dans lesquels Rivka raconte l'arrestation dont elle a échappé, puis sa vie de clandestine, enceinte, chez un couple de fermiers. Ces écrits recèlent aussi un secret concernant l'amour déçu de Sandra. Dans un récit à trois voix maîtrisé et décliné sur trois époques, Anne-Sophie Moszkowicz, 33 ans, revient sur la France de Vichy et ce « passé qui ne passe pas », devenu un sujet obsédant en littérature. Elle parvient pourtant à y poser un regard neuf, débarrassé de toute volonté d'édification. ■ VIRGINIA BART
► *N'oubliez rien en chemin*, d'Anne-Sophie Moszkowicz, Les Éditions, 176 p., 16,90 €.

Nathalie Sarraute en diva sarcastique

En 1964, la théoricienne du Nouveau Roman se montre espiègle dans la correspondance avec son époux lors d'une tournée aux Etats-Unis

FLORENCE BOUCHY

De Nathalie Sarraute (1900-1999), l'histoire littéraire conserve l'image d'une théoricienne majeure de l'écriture romanesque. *L'Ere du soupçon* (Gallimard, 1956), on le sait, a joué un rôle décisif dans l'émergence du Nouveau Roman, au point de faire de l'écrivaine l'une des figures de proue de ce mouvement hétéroclite, aux côtés d'Alain Robbe-Grillet (1922-2008) et de Michel Butor (1926-2016). Ecrivaine internationalement reconnue, elle n'a cessé d'explorer, de traquer même, dans ses romans (*Le Pla-*

nétarium, *Les Fruits d'or*, Gallimard, 1959 et 1963) comme dans ses pièces de théâtre (*Pour un oui ou pour un non*, Gallimard, 1982), les mouvements infimes qui précèdent la pensée, ces impressions fugaces et vacillantes qui s'effacent avant même d'avoir été formulées et qu'elle nomme « *tropismes* ».

Cette figure du grand écrivain qu'elle incarne mieux que d'autres fait souvent oublier que sa reconnaissance fut tardive. Comme le rappelle Olivier Wagner dans l'excellente introduction qu'il propose en ouverture des *Lettres d'Amérique*, envoyées par la romancière à son mari en février et mars 1964, « *à l'âge de 50 ans, Nathalie Sarraute n'a toujours pas émergé comme écrivain majeur* », et ce n'est qu'à la fin des années 1950 qu'elle passe « *de l'obscurité à la reconnaissance*

de son rôle de précurseur et d'avant-gardiste ». Replacées dans ce contexte, les vingt-quatre lettres écrites durant sa première tournée aux Etats-Unis prennent toute leur saveur.

« L'art de recevoir les éloges »

Qu'on ne s'attende pas à y lire des réflexions inédites sur l'art du roman, ni même sur la vie littéraire. Il ne s'agit pas, non plus, d'une correspondance d'écrivain valant par la qualité de son style. Nathalie Sarraute prévient d'ailleurs son mari : « *J'espère que tu conserves mon roman-fleuve*, lui dit-elle, *non pour la postérité – trop mal écrit – mais pour que je m'en souviene*. » Le plaisir de ce texte – souvent rédigé de manière télégraphique – est ailleurs. Dans cette correspondance privée avec celui qu'elle nomme « *mon ChienLoup* »,

l'écrivaine de 64 ans s'exprime « *avec la naïveté d'une néophyte dans l'art de recevoir les éloges et la fureur d'une revanche dans l'appétit à les obtenir* ».

C'est une Nathalie Sarraute espiègle et pleine d'autodérision que l'on découvre, qui ne boude pas son plaisir d'être reçue en grande pompe dans les universités américaines, où ses conférences font le plein. « *Hier après-midi, racontait-elle, alors que j'aurais voulu faire la sieste (...), il a fallu aller visiter les installations de recherches physiques et atomiques de l'université: (...) partout les chefs de service, présentés à la Reine, accompagnaient en lui expliquant... Sa Gracieuse Majesté souriait, opinait "Oh! I see... How interesting..."*, remerciait, tendait sa main gantée... »

La plupart du temps, ses conférences (qu'elle donne en anglais) ont lieu « *de-*

vant un public impressionnant et toute l'élite intellectuelle », et suscitent « *un enthousiasme exceptionnel* ». Plus rarement, mais elle ne manque pas de le signaler, elles ont lieu « *devant un public un peu bête* ». On l'invite, on la sort, on veut la divertir, mais souvent, c'est d'un « *ennui mortel* », comme ce dimanche soir : « *Tel Khrouchtchev, j'étais assise, très isolée auprès des maîtres de la maison, personne n'osant s'approcher ni demeurer plus d'une minute auprès de moi*. » Nathalie Sarraute en diva sarcastique. Ne serait-ce que pour cela, ces lettres assez inattendues valent le détour. ■

LETTRES D'AMÉRIQUE, de Nathalie Sarraute, édité par Carrie Landfried et Olivier Wagner, Gallimard, 128 p., 14,50 €.



GUILLAUME PERRET/OPALE/LEEMAGE

BERTRAND LECLAIR

Comment s'étonner que le vacillement menace rapidement, chez Valère Novarina? Entrée au répertoire de la Comédie-Française avec *L'Espace furieux*, en 2006, toute son œuvre en témoigne: le vacillement peut se révéler une chance, quand il précipite le mouvement, imposant de quitter les rails de la communication mécanique pour garder l'équilibre. Alors «*l'animal langage*» se réveille en chacun, exactement comme le marcheur qui trébuche retrouve conscience de ses muscles. On ne peut qu'y songer, assis devant le bureau de l'écrivain, au milieu du vaste atelier où règne un vide soigneusement orchestré pour que le geste de peindre comme celui de parler puisse s'y déployer, mieux déraisonner. C'est que le privilège d'être invité à s'installer dans le fauteuil tapissé qui fut celui du grand-père du poète, dans le Chablais savoyard où ce dernier a grandi après-guerre, a une contrepartie: une certaine tendance à l'affaissement qui impose de se poser sur les pointes pour rester à la hauteur de l'auteur du *Babil des classes dangereuses* (Christian Bourgois, 1978).

«*J'écris ce que je ne pense pas encore*», lit-on dans «*Écrit dans l'air*», l'un des trois récits aux accents théoriques que contient son nouveau recueil, *Voie négative*. Placé sous le signe de Mallarmé et faisant fi des frontières de genre, ce livre constitue une joyeuse chambre d'échos: on y entend résonner au théâtre ce qui se rumine dans les essais écrits à l'occasion d'une mise en scène à Haïti ou d'une promenade dans les alpages d'enfance. Et tout vacille, parfois.

Chuter

Les « mots de passe » de Novarina seront des verbes, forcément. Quand bien même les noms de personnages déferlent dans son œuvre avec une inventivité sidérante, c'est aux verbes qu'il accorde le pouvoir de mettre la langue en branle afin d'atteindre au dévoilement de la parole, voire au «*désoubli*», dont l'auteur de *Vous qui habitez le temps* (POL, 1989) fait l'un des noms de la vérité, dans *Voie négative*: la langue en sait tellement plus long que nous, mieux vaut en rire, se laisser chuter ou rechuter dans l'enfance du langage et ses sortilèges.

Chuter, le verbe pourrait aussi donner à entendre le silence, d'autant qu'au théâtre ce qu'on nomme la « chute » du texte y renvoie les acteurs rendus à eux-mêmes sous les applaudissements. Chez Novarina, cette chute est toujours un rebond, et ce nouveau recueil n'y échappe pas aux dernières lignes de la pièce «*Entrée perpétuelle*» («*Est-ce la dernière réplique?*», demande Le Galoupe. «*Oui. Oui et non, puisque vous venez d'en rajouter une*», répond L'Historienne). Mais chuter désigne d'abord le destin de l'acteur comique, auquel Novarina a consacré son magnifique «*Pour Louis de Funès*» (in *Le Théâtre des paroles*, POL, 1989). «*Retirer le plancher des certitudes sous les chaises du public et sous les pieds des acteurs permet de retrouver le vacillement. Au théâtre, il faut la chute du langage pour qu'advienne ses relevailles.*»

Valère Novarina, le verbe et le geste

L'écrivain, dramaturge et peintre ne cherche rien tant qu'à mettre la langue en mouvement et à provoquer l'étonnement. Sur scène, sur toile et sur la page, comme en témoignent les essais réunis dans «*Voie négative*»

Rire

Le rire, chez Novarina, résulte toujours d'un accroc ou d'un accident survenu dans la langue – «*lorsqu'une marche manque à l'escalier, cela vous entraîne dans une figure que vous n'auriez jamais faite, sinon*», dit-il. C'est un rire physique, plus proche du rire nerveux que du rire domestiqué. «*J'aime le mot comique, mais je déteste le mot humour. Là où le comique est physique, là où son surgissement provoque une rupture sociale, une cassure, l'humour relève au contraire d'un signe de connivence, renforçant le sentiment d'appartenance au groupe. Et je n'ai aucune connivence avec le public, au contraire, je recherche l'étonnement d'être ensemble – le plus étonnant n'étant pas qu'il y ait huit personnes qui parlent mais quatre cents qui se taisent, venues "voir le langage" se déployer dans l'espace.*»

Au grand carnaval de la parole, on vient voir comment l'homme fait l'homme au risque de tomber dans sa propre parole, là où il prétendait s'élever, mais on vient aussi voir le langage en acte. «*Il s'agit de retrouver une joie du langage se donnant à voir dans l'espace, en contraste avec la conception monétariste et utilitariste de la langue.*» Ce qui se joue au théâtre, c'est l'étonnement irrésolu de la rencontre du corps éphémère qui s'expose et du verbe immortel qui en sort, «*de la viande et des mots*»: on vient en somme voir des animaux parler, parler et donc être parlés par la parole qu'ils portent et qui les dépasse (ce que les acteurs qui ressassent, qui ruminent leur texte jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes savent mieux que quiconque, lorsqu'ils dressent le texte face au public).

Peindre

Tout ramène ou s'origine au théâtre, dans l'univers de Valère Novarina: ses spectateurs savent qu'il peint lui-même les décors de ses pièces lorsqu'il les met en scène. Intitulé *Disparaître sous toutes les formes* et montrant en couverture Novarina bataillant avec les couleurs pour réaliser le décor de *Vous qui habitez le temps* (1989), le très beau catalogue de l'exposition qui se tenait récemment au Musée de l'abbaye Sainte-Croix, aux Sables-d'Olonne (Vendée), donne la mesure d'une œuvre qui n'a plus rien de secondaire, jouant d'une défiguration humaine qui semble puiser aux sources de l'art des cavernes.

La pratique du dessin et de la peinture, d'abord au format d'une feuille, puis sur des panneaux de 2 mètres sur 2 («*A l'échelle du corps après celle de la main*»), a d'ailleurs modifié son rapport à l'écriture: «*J'ai découvert le débat avec l'espace, dit-il. Désormais, et de même que pour les dessins ou les toiles, je peins le texte au mur. Dès lors, on voit différemment: on voit le langage dans l'espace, on se trouve face à face avec lui. Quand vous changez un mot à un endroit, vous voyez le changement agir sur l'ensemble du texte. Cela provoque un effet de littérature pariétale*», ajoute Novarina. C'est la roue du sublime et du grotesque, désormais inséparables, qui se démontre ici: «*Oui, il faut que les prières elles-mêmes soient grotesques, comiques. Je le ressens très fortement au théâtre.*» ■

Dompter «*l'animal langage*»

VALÈRE NOVARINA aime à citer saint Augustin affirmant que «*le langage s'entend mais la pensée se voit*». Ses essais éclairent un geste théâtral qui est d'abord l'art de donner à voir une pensée libérée de la pesanteur du langage utilitariste, jouant des sonorités et des archaïsmes, des étymologies vraies ou imaginées. Quand le texte convoque un souvenir d'enfance du spectateur, plus que l'anecdote, c'est l'événement de langue qui s'est produit à cette occasion qui rejait. Et revient l'étonnement ancestral de constater que la langue a le pouvoir, non seulement de nommer, désigner, classer les choses ou les émotions, mais aussi de les appeler – l'un de ces mots pleins d'ambivalence dont joue volontiers l'écrivain, quand appeler quelqu'un c'est aussi le heler ou lui téléphoner, ce qui dit bien son absence à l'instant où surgit son nom.

Respirer

«*Je ne sais comment dire...*» Etrangère aux livres de Valère Novarina, cette phrase pourrait passer pour un leitmotiv de son propos, ou plus exactement une respiration entre deux élans de parole, dans son atelier. «*Je ne sais comment dire*» serait presque une sorte de levier pour s'extraire des blocs de langage qui enferment la pensée: la respiration, et autant dire la vie vivante, non plus suffoquante, ne peut arriver que lorsque les choses sont disjointes. «*De ce point de vue, je ne fais pas de différence entre l'acteur et le lecteur: l'acteur est un lecteur devant tous. Il s'incorpore un texte, lui redonne une vie en lui donnant son souffle. De même, ce n'est que lorsque le lecteur a compris comment respire Bossuet, comment respire Jarry, qu'il peut les lire, saisir le langage comme une onde, en lui. Je trouve très beau l'emploi du mot "volume" pour désigner le livre, et affirmer que toute représentation plate du langage est fausse.*»

Autant dire que le lecteur fait le livre en le rendant à la vie, au «*drame respiratoire*» qu'est la vie: «*Personne ne va lire la même chose, respirer de la même façon. Cette pluralité est la force de la lecture ou du théâtre. Je n'ai jamais considéré le public comme un troupeau qui doit arriver de l'émotion A à l'émotion B mais comme autant de singularités différentes. Lorsque chacun est atteint par une flèche singulière, au théâtre, quelque chose d'extraordinaire se joue dans le fait d'être tout à la fois ensemble et séparé.*»

VOIE NÉGATIVE, de Valère Novarina, POL, 288 p., 13 €.

Un témoin inattendu

La rencontre d'un photographe proche de Vaclav Havel a été pour Antoine Choplin le déclencheur d'un roman longuement mûri sur la dissidence tchèque

FLORENT GEORGESCO

Un père emmène son fils au théâtre. Nous sommes en 1979, à Paris, où Stéphan Meldegg met en scène à l'Essaïon, pour la première fois en France, *Audience et Vernissage*, de Vaclav Havel. Près de quarante ans passent. L'adolescent qui découvrirait l'œuvre et la figure du dissident tchèque alors en prison, l'un des symboles les plus puissants des combats pour la liberté à l'ère soviétique, est devenu romancier. Antoine Choplin se souvient : « *Ce jour-là, j'ai commencé à comprendre ce qui arrivait. Une petite veilleuse venait de s'allumer. Cela n'a pas fait de moi un exégète de cette période historique, mais j'ai développé une attention constante aux événements qui se produisaient à l'Est.* »

Comment les souvenirs historiques passent-ils d'un pays à un autre, d'une époque à la suivante, comment se mêlent-ils aux mémoires intimes ? C'est un des sujets secrets de *Quelques jours dans la vie de Tomas Kusar*, le roman qu'Antoine Choplin vient de consacrer à la dissidence tchèque, où un jeune cheminot rencontre Vaclav Havel par hasard et, toujours par hasard, ou presque, entre dans le combat à ses côtés. « *Cela faisait longtemps que je voulais écrire sur la Tchécoslovaquie, sur Havel, explique l'écrivain, mais je n'avais pas de biais pour commencer. L'espace théorique que je peux construire, quel que soit l'intérêt que je lui porte, reste abstrait et ne mène à rien tant qu'il n'y a pas une rencontre. Le déclencheur est toujours quel-*

L'auteur aime mettre en scène « ces gens d'origine modeste qui accèdent, à leur mesure, à une friction avec l'histoire »

que chose de charnel, de vrai, même si, ensuite, je dois m'échapper de cette réalité pour fabriquer une fiction. »

Le chemin vers le passage à l'acte emprunte de nouveau celui du théâtre. Antoine Choplin n'est pas seulement devenu romancier. Il est, depuis 1996, le directeur artistique d'un festival de spectacle vivant, L'Arpenteur, près de Grenoble, activité qui lui a permis de travailler avec le dramaturge tchèque Michal Laznovsky, compagnon de route de Havel dans les années 1980. Le monde qu'avait entrevu le jeune spectateur du Théâtre Essaïon



Le photographe tchèque Bohdan Holomicek, en 2009. FRED TANNEAU/AFP

s'est offert à lui : lui a offert, du moins, cette familiarité, cet accès de plain-pied qui transforme les idées en expériences, et vous projette hors de vous-même, là où l'histoire prend corps.

« *Il y a une dizaine d'années, raconte-t-il, Michal m'a emmené dans le nord de la République tchèque, près des montagnes. Il voulait me faire rencontrer un personnage étonnant, Bohdan Holomicek, un photographe. Il nous a accueillis avec son appareil photo dans une main et une bouteille de vodka dans l'autre. Nous avons passé une journée extraordinaire avec lui. Plus tard, il est venu en Isère pour une résidence, et je l'ai mieux connu.* » Le romancier venait de rencontrer son personnage, ce Tomas Kusar que Vaclav Havel tire des profondeurs du pays pour l'amener, au terme de ce qu'on appela la « révolution de velours », sur le balcon du palais présidentiel de Prague. Non que le roman prétende raconter la vie de Bohdan sous le masque de Tomas. Celui-ci a sa vie propre, ses sentiments, sa voix, mais sa trajectoire – de l'anonymat à l'histoire par les moyens de la création artistique – est la même que celle de Bohdan. Il fallait le rencontrer au pied des montagnes tchèques pour que l'imagination embraye, finisse par délaissier le réel, et le retrouve, rendu plus présent, plus proche encore par la fiction.

EXTRAIT

« Certains ont eu envie de pleurer et c'était surtout parce qu'ils se souvenaient du chemin parcouru. Et puis on a ouvert doucement les deux battants de la haute fenêtre et la clameur est entrée comme une vague. Autour de Vaclav Havel, donc, au Château, dans le souffle des vivats. (...) Son esprit s'est mis à vagabonder. Plusieurs fois, l'idée l'a traversé. Il serait mieux en bas, au milieu des autres. Et même ailleurs, à l'écart de toute cette effervescence, tiens, du côté de Hradecek, en marche parmi les arbres. Il chanterait peut-être quelque chose, en les sachant là pour de bon, Vaclav et tous les compagnons. Il chanterait et ça aurait de la gueule, cette voix solitaire dans la nuit, en lisière des forêts de Bohême saisies déjà par l'hiver. »

QUELQUES JOURS DANS LA VIE DE TOMAS KUSAR, PAGE 10.

« Bohdan, comme Tomas, a grandi dans un milieu très simple, à des milliers de kilomètres de la question politique comme du monde artistique. Adolescent, quelqu'un lui offre un petit appareil photo, et il s'éprend tout à coup de la photographie. Il était électricien. Il l'est resté longtemps, tout en passant le reste de son temps à faire des photos. Il deviendra l'un des photographes officiels de Havel devenu président, qu'il avait rencontré très jeune, sans bien savoir qui il était. Jusqu'à cette photo célèbre prise au balcon du palais présidentiel, qui est celle que j'évoque en ouverture. »

D'autres sources viendront irriguer le roman, certaines plus anciennes que la rencontre avec

Michal et Bohdan, tel le souvenir de cette sorte d'« effacement de la force des événements » ressenti pendant la « révolution de velours », comme si l'opinion française ne pouvait absorber toute la densité de l'histoire en train de se faire, ou la lecture des *Lettres à Olga*, de Havel (L'Aube, 1990), écrites en prison, « une pure merveille », dit Antoine Choplin. « *Chaque page est une leçon d'humanisme, d'exigence, d'engagement, de courage.* » Mais un livre, au bout du compte, naît d'un coup, même quand on a rêvé de l'écrire pendant des décennies.

Il suffisait de rencontrer Bohdan Holomicek. Il suffisait de comprendre que l'obsession pour l'histoire était d'abord une obsession pour ses témoins, pour les plus inattendus d'entre eux surtout. Antoine Choplin, dans ses romans, aime mettre en scène, dit-il, « *ces gens d'origine modeste qui, pour des raisons que j'aime essayer d'identifier mais qui conservent toujours leur part d'énigme, accèdent, à leur mesure, à une friction avec l'histoire.* » Tomas Kusar, témoin imprévu, est le frère de Bohdan, mais aussi du jeune homme qui découvrirait d'un coup l'histoire en train de se faire dans un théâtre parisien, et du romancier qui lui a succédé, et du lecteur qu'il emporte avec lui, témoin ultime de ce qui a eu lieu. De ce qui ne cesse d'avoir lieu, puisqu'on parvient encore à se souvenir. ■

SANS OUBLIER

Banier, quel roman !

Il se rêvait en héros dostoïevskien, torturé et habité. François-Marie Banier n'aura réussi qu'à se forger un destin d'archétype balzacien, second rôle bouffon et flamboyant d'une comédie humaine archivée à la rubrique faits divers des journaux. Le nom du romancier-photographe est désormais indissociable de celui de Liliane Bettencourt, l'héritière du groupe L'Oréal à laquelle il aurait soutiré près d'un milliard d'euros. Mais avant d'être cet histrion de feuilleton judiciaire, François-Marie Banier a endossé bien d'autres costumes : enfant mal-aimé d'une famille bourgeoise, jeune Tadzio des lettres adoué par Louis Aragon, Narcisse mondain enivré de ses propres succès...

Ces mille et une vies dissolues, le journaliste Gaspard Dhellemmes tente de les faire tenir ensemble dans son récit, qui s'ouvre sur une rencontre rocambolesque entre l'auteur et son sujet. Si le livre n'est pas exempt de clichés – « *l'œuvre de François-Marie Banier, c'est sa vie même* » –, il démonte habilement l'art pervers de la séduction exercé par celui qui a su subjugué Marie-Laure de



Noailles, Madeleine Castaing ou François Mitterrand. Un culot monstre auquel, sidéré, on se surprend à succomber. ■ ÉLISABETH PHILIPPE
► **La Vie démesurée de François-Marie Banier**, de Gaspard Dhellemmes, Fayard, 200 p., 17 €.

Femmes de caractère

D'une écriture fluide, et d'une lecture très agréable, le premier roman de Laetitia Colombani, *La Tresse*, lie le destin de trois femmes vivant sur trois continents. L'une est une avocate brillante de Montréal, qui a toujours privilégié sa carrière mais doit réévaluer ses priorités face à la maladie. L'autre est une adolescente sicilienne travaillant dans l'atelier de confection de perruques de son père. La troisième appartient à la caste des intouchables, en Inde, et décide d'offrir à sa fille un avenir meilleur : elle apprendra à lire et à écrire, quitte à traverser le pays.

Scénariste et réalisatrice, Laetitia Colombani maîtrise à l'évidence l'art de la narration et du montage. Elle campe des personnages de femmes aux caractères affirmés, dont elle entrelace les vies dans une perspective optimiste. Mais son écriture est assez sensible et retenue pour que son roman échappe au soupçon de n'être qu'un « feel-good book ». ■ FLORENCE BOUCHY

► **La Tresse**, de Laetitia Colombani, Grasset, 224 p., 18 €.

Galeano, dernière

« *Je n'ai pas eu la chance de rencontrer Shéhérazade* », disait Eduardo Galeano (1940-2015). L'art de conter, précise l'écrivain uruguayen dans ce recueil posthume, il ne l'avait pas appris « *dans les palais de Bagdad* » mais dans « *les vieux cafés de Montevideo* ». Ici, pas d'histoires de princes ni d'exubérance, mais des récits d'une extrême concision, qui tiendraient presque de l'aphorisme tant ils invitent à la réflexion. Alternant les genres – poésie, essai, chronique... –, l'auteur des *Veines ouvertes de l'Amérique latine* (Pocket, 2001) dénonce, une fois de plus, la mainmise des colons européens puis des dictatures sur les peuples d'Amérique latine. Il se fait aussi, avec une ironie douce, le défenseur d'une nature pillée. Plus intimiste dans sa dernière partie, il dévoile la genèse d'une vie consacrée à l'écriture plutôt qu'au football. « *Ecrire fatigue, mais cela console* », confie Galeano dans ces délicates et ultimes miscellanées. ■ ARIANE SINGER
► **Le Chasseur d'histoires** (El Cazador de Historias), d'Eduardo Galeano, traduit de l'espagnol (Uruguay) par Jean-Marie Saint-Lu, Lux, 264 p., 20 €.

Vaclav Havel en bord extérieur



L'HISTOIRE, quand on s'intéresse à la vie de ceux qui la font, est une pourvoyeuse infinie de romans, et le destin de Vaclav Havel, intellectuel, dramaturge, chef de troupe, ouvrier, dissident, prisonnier politique, qui termina président de la République après avoir contribué à faire tomber le régime communiste tchèque, peut en fournir des dizaines – il est d'ailleurs assez peu compréhensible que ce n'ait pas encore été le cas. *Quelques jours dans la vie de Tomas Kusar* est, à cet égard, une

double exception : un enthousiasmant retour sur une période et un monde dont on ne mesure pas toujours l'importance et la grandeur, mais aussi une multiplication de cette force romanesque des choses par l'invention narrative, par l'enchaînement du très particulier dans l'universel.

La vie de Havel n'est pas le centre du roman, elle s'y insère comme un bord extérieur de l'histoire de Tomas Kusar, jeune cheminot passionné de photographie qui, dans ces années 1970, parmi les plus durs du régime après l'écrasement du « printemps de Prague », ne connaît de la politique que le sentiment de fatalité. Mais toute l'intel-

ligence d'Antoine Choplin est de maintenir cette extériorité au long du roman, malgré la rencontre, et l'intimité croissante, de Havel et Kusar. Tendait le fil qui les relie, il transforme ce lien en voyage, en traversée d'un monde à un autre, ce qui se révèle un moyen puissant de restituer à la figure de Havel, et à l'histoire même, sa magie. ■ FL. GO.

QUELQUES JOURS
DANS LA VIE DE TOMAS KUSAR,
d'Antoine Choplin,
La Fosse aux ours, 280 p., 18 €.
Signalons, du même auteur, la parution en poche d'Une forêt d'arbres creux, Points, 120 p., 5,90 €.

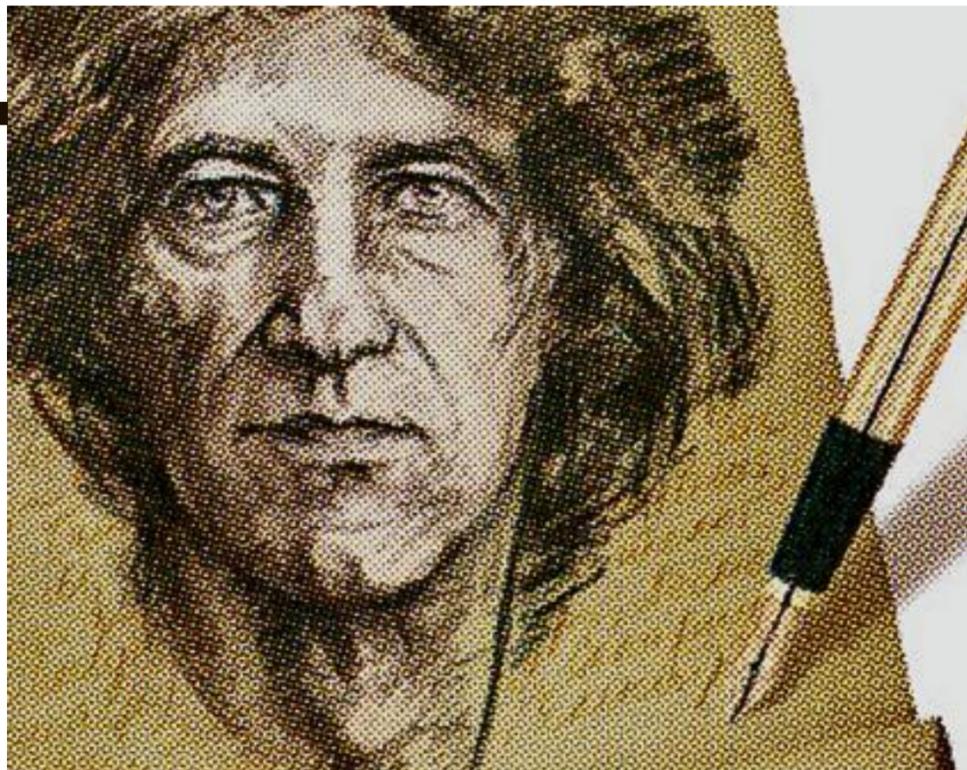
FLORENCE NOIVILLE

En Serbie, Danilo Kiš – prononcer « Kich » à cause de l'accent sur le s – possède un timbre à son effigie. Un dessin au trait qui souligne son regard rêveur et sa chevelure en bataille, indisciplinée, exactement à son image. Car Kiš (1935-1989) est un écrivain qu'on ne peut ranger dans aucune case. Il est serbe sans doute – puisque né à Subotica, dans une région appelée Voïvodine, située à l'époque à la frontière yougo-hongroise et aujourd'hui en territoire serbe. Mais il est serbe d'un endroit qui a toujours été une sorte de Babel, avec six langues officielles et de nombreuses ethnies. Surtout, Kiš lui-même est le fruit de nombreux brassages : fils d'un père juif hongrois et d'une mère du Monténégro, imprégné de judaïsme mais baptisé dans la foi orthodoxe, écrivant en serbo-croate mais parlant couramment hongrois, russe et français, auteur mais aussi traducteur des Hongrois Sandor Petofi ou Attila Jozsef, des Russes Mandelstam ou Tsvetaïeva, des Français Corneille, Baudelaire ou Queneau.

Cosmopolite polyglotte ? « Je suis un écrivain bâtard, résumait-il plus simplement. Un écrivain venu de nulle part. » De nulle part ou plutôt d'un lieu qui n'est plus. En réalité, Kiš est un pur produit de la Mitteleuropa au sens où l'entendent ses plus grands écrivains – Musil, Kafka, Broch, Roth, Singer, Schulz, et plus près de nous Kundera ou Manéa...

Une intelligence ironique et libre, refusant de se faire le porte-parole d'une quelconque minorité et sautant à pieds joints au-dessus des frontières. Un esprit « traversant », comme on dit d'un appartement qu'il est traversant lorsque la lumière arrive de plusieurs façades. C'est la raison pour laquelle un inédit en français de Danilo Kiš est forcément un petit événement. On dit petit, car ce *Psaume 44*, qui traduit aujourd'hui les éditions Fayard – et qu'elles publient ici avec une réédition de *La Mansarde* –, est l'un des tout premiers textes de Kiš, achevé en 1960. Il avait alors 25 ans. Plus tard, il lui trouvera de nombreux défauts : « manque de distance », d'« expérience », « manière de dire trop directe ». Néanmoins, ce court roman est intéressant à plus d'un titre. D'abord parce qu'avec lui le lecteur français a désormais accès à l'intégralité de l'œuvre. Ensuite parce que, même manquant d'expérience, Kiš y montre déjà une hauteur de vue et une virtuosité qui annoncent les titres à venir. Enfin parce que, pour cette raison même, *Psaume 44* donnera sûrement envie de se plonger dans les livres suivants – notamment *Sablir* (1982), *Chagrins précoces* (1984) ou *Jardin, cendre* (1971), réunis sous le titre *Le Cirque de famille* (Gallimard, « L'Imaginaire », 1989) et où triomphe le talent d'un auteur qui, selon l'expression de l'écrivain Piotr Rawicz, savait « saisir les tripes même de l'être ».

Mais revenons à ce *Psaume 44*. Nous sommes en Allemagne, à Birkenau, peu



Détail du timbre serbe à l'effigie de Danilo Kiš. DR

La traduction d'un roman de jeunesse complète l'œuvre de l'écrivain serbe, mort en 1989, en français

Le tout premier Kiš

avant la libération du camp. La jeune Maria a mis au monde un enfant, Jan, dont le père, Jakob, est un médecin détenu lui aussi. Ce soir-là, par une nuit glaciale et humide de novembre 1944, la jeune femme serre contre son ventre le « paquet de précieux chiffons » enveloppant son bébé. Elle attend un signal pour s'évader. À côté d'elle il y a Zhana, qui décide du déroulement des opérations. Et Polia qui, agonisant sur sa paillasse et délirant en russe, ne va pas tarder à être emportée par la malaria. Quelques jours plus tôt, Erzsike, une autre femme de la chambrée, a tenté de fuir elle aussi, mais est morte fusillée sur les barbelés.

Hantises métaphysiques

Ce qui intéresse Danilo Kiš, c'est ce qui se passe dans la tête de Maria dans les instants qui précèdent et accompagnent l'évasion. Tandis qu'à intervalles réguliers le faisceau de lumière des projecteurs découpe « tel un coup d'ongle » l'obscurité de la baraque puis l'immensité de la nuit. Et tandis qu'au moment où les deux femmes passent enfin les barbelés le bébé se met à pleurer...

Dans ces instants, on trouve les hantises métaphysiques d'un auteur marqué à jamais, à l'âge de 7 ans, par le massacre de Novi Sad, en 1942, lorsque la police hongroise tua plus de mille civils, serbes et juifs. Sept ans, c'est justement l'âge qu'a Jan, à peu de chose près, lorsque ses parents, dans l'épilogue, reviennent avec

lui voir le camp. On est au tout début des années 1950. Jakob est devenu médecin à Varsovie. Maria enseigne l'allemand. On les voit déambuler entre des touristes américains devant les vitrines du musée, passer du tas de lunettes cassées « aussi haut qu'une meule de foin » aux boccas remplis d'alcool où flottent les plus effrayantes expérimentations sur des enfants avortés. Nulle question n'est posée mais on « entend » Maria se souvenir et s'interroger encore sur ces « instants ». Ceux qui, écrit Kiš, « font sentir le bouillonnement originel du sang, depuis l'obscur source au creux des entrailles ancestrales jusqu'au plus lointain des descendants ». ■

EXTRAIT

« Elle se rassit sur la paille, le dos appuyé contre le mur froid de la baraque. (...) "Il faut que je compte. Trente, c'est une demi-minute. Soixante, une minute. Cinq fois soixante... Ça fait combien, cinq fois soixante ?" Peu importait. Max allait donner le signal d'un instant à l'autre. L'enfant dormait toujours. Elle sentait la chaleur de ses lèvres molles, et sa langue, chaude et visqueuse, sur son mamelon. Elle percevait

presque, dans l'obscurité, le mécanisme simplifié de son cœur qui pompait le liquide blanc et mousseux, au rythme du sang, dans le petit rond chaud qui adhérerait à son sein en serrant comme un nœud. Sans rien entendre, elle devina la proximité de Zhana avant même qu'elle ne la touche. "Ça va être le court-circuit", dit Zhana. »

PSAUME 44, SUIVI DE LA MANSARDE, PAGES 158-159

SANS OUBLIER

Fou à peine dangereux

A première vue, il s'agit d'un journal intime. Celui de Nathan, un homme ordinaire qui aime boire, courir, acheter des vieilles photos d'inconnus. Quelques étrangetés de comportement ? Qui n'en a pas... D'ailleurs, on les oublie vite, au profit du regard fin et sarcastique que le narrateur porte sur ses collègues de bureau, ses voisins, et la tendre amitié qu'il voue à Madge, une antiquaire. Un jour, cette dernière lui annonce qu'elle a un cancer et lui demande de l'aider à mourir, ce qu'il fait, après une brève hésitation. L'image qu'on s'était forgée de Nathan déraile alors. Subtilement apparaissent imprécisions et incohérences dans son discours : ses confessions ne sont pas fiables. L'intrigue s'éloigne de la critique sociale pour devenir thriller psychologique. Et nous révéler « l'avant » : les violences subies par Nathan dans l'enfance, son long séjour en hôpital psychiatrique et les conditions de sa sortie... *Je m'appelle Nathan Lucius* est un roman haletant sur les failles de la prise en charge des maladies mentales. Ainsi qu'une violente critique de leurs conséquences. ■ GLADYS MARIVAT

► *Je m'appelle Nathan Lucius* (Wasted), de Mark Winkler, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Céline Schwaller, Métailié, 240 p., 20 €.

Leste Quattrocento

A l'époque, l'élite écrivait en latin. Pour composer des vers et célébrer les plaisirs d'Eros, mais aussi pour graver l'échelle sociale. Nous sommes au Quattrocento, à la cour de Naples. Le poète Giovanni Pontano (1429-1503) chante les amours d'un certain Macron – déjà – et de sa belle, Lépidina. « C'est ici que tu as dénudé pour moi tes tendres seins pour la première fois/Ici, Lépidina que tu m'as donné tes premiers soupirs/Depuis, Macron t'a appartenu, Lépidina, et Lépidina a appartenu à Macron. » Giovanni Pontano, Pacifico Massimi, Angelo Poliziano sont parmi les auteurs rassemblés dans cette passionnante anthologie de poésie érotique néo-latine. On s'y promène de Naples à Ferrare, de Rome à Florence en suivant deux veines : l'une sensuelle et lyrique, dans le sillage d'Ovide, et l'autre plus crue, dans la lignée de Catulle ou de Martial. Témoignant d'une grande liberté de mœurs et d'expression, cet ouvrage bilingue rappelle la richesse oubliée de la littérature néo-latine. Il éclaire aussi les représentations des femmes et de la sexualité dans l'imaginaire des poètes humanistes. Une jolie découverte. ■ FL. N.

► *Vénus et Priape. Anthologie de poésie érotique néo-latine du Quattrocento*, traduit du néo-latin et édité par Charles Senard, Droz, 240 p., 16,90 €.

Il faut rire de tout un peu, en particulier de la révolution bolchevique

Nadejda Teffi, écrivaine et humoriste russe en exil à Paris, a conté la Russie en plein chaos qu'elle a traversée en 1918. Incomparable

ELENA BALZAMO

Moscou, 1918. Un an après la révolution, la Russie est plongée dans le chaos et la guerre civile fait rage. Le « communisme de guerre » signifie le plus souvent persécutions, pillages, pénuries. L'arbitraire est total, on voit des ennemis partout. La population est prise en otage, en particulier les intellectuels et les artistes. Privés de moyens d'existence – les journaux sont fermés, les maisons d'édition n'existent plus, le marché de l'art est anéanti –, ceux-ci, affolés,

cherchent à fuir les grands centres, Moscou et Petrograd, hantés par la famine, pour des régions qu'ils croient moins dévastées, l'Ukraine, la Crimée.

Parmi ces fuyards, une femme de 46 ans, Nadejda Teffi (1872-1952). Écrivaine, elle constate, comme tant d'autres, qu'il n'y a « plus aucune perspective » et part à Kiev, officiellement en tournée, en compagnie de comédiens. Le voyage – train, bateau, charrette... – durera plus d'un an et l'amènera plus loin que prévu : après Kiev, ce sera Odessa, Novorossiisk, Constantinople et, finalement, Paris. Là, jusqu'à la fin de sa vie, elle restera la figure incontournable de la diaspora culturelle russe, comme elle avait été celle de la Russie pré-révolutionnaire. Nul n'ignorait son nom alors :

selon une contemporaine, « tout le monde la lisait (...), des employés de poste et des étudiants en pharmacie jusqu'au tsar Nicolas II ».

Des années après sa « folle traversée de la Russie révolutionnaire », Teffi revient sur ce périple. Et bien que son expérience fût celle de centaines de milliers de ses compatriotes, et que les témoignages ne manquent pas, son livre tranche sur l'ensemble de ces écrits à cause d'une particularité : Teffi était une... humoriste. Chroniqueuse, nouvelliste, auteure de théâtre, fine, caustique et intelligente, elle a le génie de saisir le côté comique des choses. De le faire partager aux lecteurs.

Voici donc cette femme gâtée par le succès, insouciant, confrontée aux atrocités de la guerre civile. Peut-on décrire l'apoca-

lypse sur un mode comique ? Teffi y parvient. Conservant humour et sang-froid, elle ne gomme aucun détail macabre. On voit passer, au fil des pages,

un cortège de personnages lugubres, dignes des *Peintures noires*, de Goya (1819-1823). Mais la démarcation entre tortionnaires et victimes est floue : parfois, il suffit d'un rien pour que les rôles changent. Le comique vire bientôt au grotesque. Le contraste entre l'horreur

ambiante et le regard de l'auteure est saisissant : dans cet enfer déchainé, elle reste elle-même, revendiquant le droit de rire de ce qui est risible. De rendre ridicules les bourreaux. De soulager les souffrances des victimes en les faisant sourire.

Vers la fin, le ton s'assombrit : le martyrologe s'allonge, et l'imminence de l'exil recouvre tout de son ombre. Quand le navire en partance pour Constantinople lague les amarres, le sourire s'efface : « De mes yeux grands ouverts jusqu'à en être glacés, je regarde. Sans bouger. J'ai transgressé ma propre interdiction, je me suis retournée. Et voilà, comme la femme de Loth, je me suis figée. Pétrifiée jusqu'à la fin des siècles, je verrai ma terre s'éloigner doucement. »

Vous écrivez ?

Éditions Amalthée

recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits :
Éditions Amalthée
2 rue Cruchy - 44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

L'écrivain au service

LE FEUILLETON D'ÉRIC CHEVILLARD

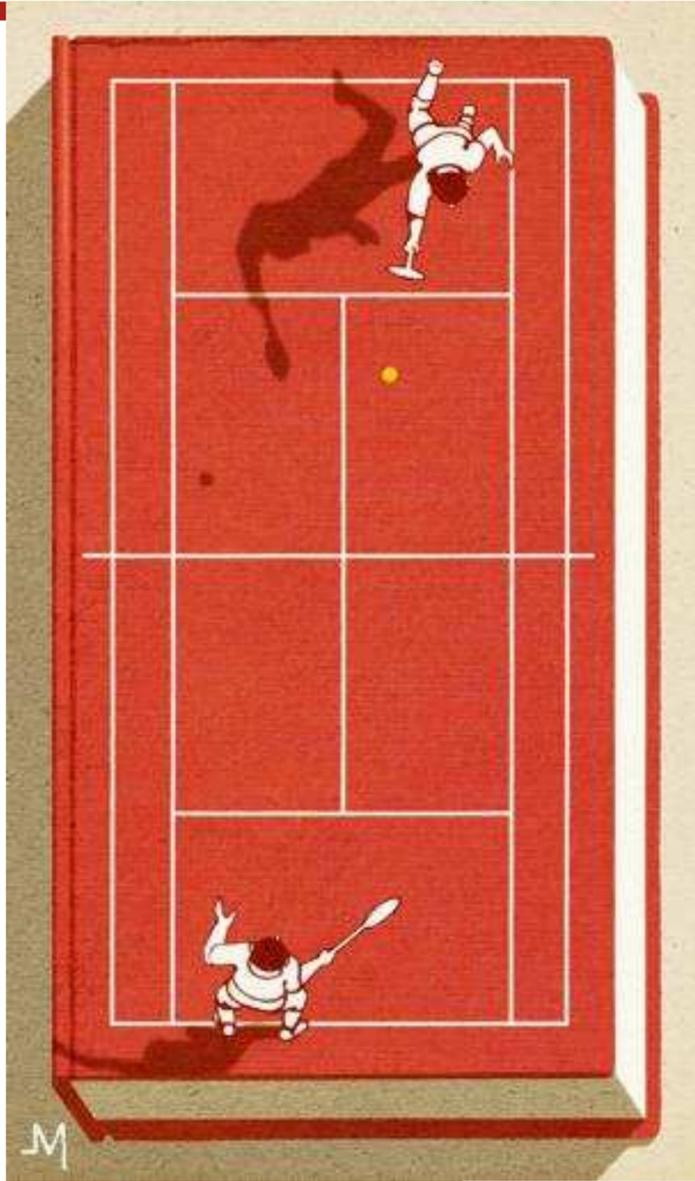


JAUNES ET DUVETEUSES comme des poussins, sans doute les balles se disperseraient-elles dans la nature si l'on ne prenait soin de ceindre le

court de tennis d'un grillage de poulailler. Les joueurs aussi y semblent engagés et, comme souvent plusieurs terrains se jouxtent, c'est plutôt alors à des zoos que font penser nos clubs municipaux (vus de loin, bien sûr). Dans ces volières se meuvent avec plus ou moins de grâce de grands oiseaux que leurs ailes de géant n'empêchent pas de frapper de victorieuses volées, oiseaux blancs naguère, aujourd'hui diversement colorés, comme si l'on avait mêlé aux cygnes et aux albatros du cru des perroquets bigarés. Mais coupons court à cette comparaison qui pourrait bien finir dans le filet, elle aussi, ça n'arrive pas qu'à la palombe. D'autant que les grands joueurs qui s'affrontent en ce moment même à Roland-Garros exercent leur art dans de vastes arènes non grillagées. Leurs balles sont renouvelées après quelques échanges.

Cette dilapidation à grands coups de raquette émeut d'ailleurs un peu le joueur amateur qui connaît intimement ses quatre balles et veille à les remettre dans leur boîte à la fin du match. S'il en manque une, il rampera derrière les bâches ou dans les ronciers alentour jusqu'à ce qu'il la retrouve : ce ne sera pas la sienne, mais une autre égarée, molle comme une figue, qui perturbera la partie suivante. On me pardonnera ces confidences personnelles, mais tel est aussi le tour que prend le très allègre et non moins mélancolique récit de Grégory Cingal, *Le Revers de mes rêves*.

Archiviste, bibliothécaire, traducteur et écrivain, Grégory Cingal, né en 1971, a donc une autre passion que celle du papier imprimé : le tennis. A 11 ans déjà, il s'échinait à taper la balle contre le mur du garage en s'identifiant à ses idoles, Borg ou McEnroe, exactement comme le fait le jeune lecteur ardent avec les héros de roman. Car littérature et tennis possèdent bien des points communs. On rencontre dans les deux disciplines des attaquants et des défenseurs, de bons serveurs, des acrobates, des métronomes et des inspirés. L'auteur consacre un beau chapitre à Nabokov, lequel prit « ses premières leçons de tennis auprès de l'entraîneur particulier du champion de France en titre » (la révolution d'Octobre abolira bientôt ce privilège), mais ne parle que très rarement dans ses livres de ce sport qu'il pratiqua pourtant avec autant de ferveur que les échecs, si bien



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

que l'« on ne sait rien de son style de jeu ». Je suis sûr pourtant que l'amortie, le contre-pied et le lob y comptaient plus que la puissance ou le lift répétitif et usant. Puis le cordage de sa raquette se détendit complètement et Nabokov ne smasha plus que pour abattre son filet sur un spécimen rare de nymphe des bois (*Cylopsis pyracmon nabokovi*).

C'est bien une autobiographie restreinte aux dimensions d'un court de tennis que nous propose Grégory Cingal. Qu'il évoque l'enivrante odeur des boîtes de balles neuves sous pression que l'on décapsule ou la lecture en piqué des magazines spécialisés chez le marchand de journaux où il devait user des stratégies

LE REVERS DE MES RÊVES,
de Grégory Cingal,
Finitude, 144 p., 15 €.

vicieuses que déploient ordinairement les amateurs de pornographie pour se rincer l'œil à l'œil, tous ses souvenirs tournent autour de cette passion exclusive de son jeune âge. Les posters affichés dans sa chambre comme des « images pieuses », la recherche obstinée du geste parfait, les matchs au cours desquels le garçon docile et bien élevé se transforme en fauve, furieux d'abord contre lui-même (« Je suis nul. Mon Dieu que c'est nul. Mais qu'est-ce que je peux être nul. C'est pas possible d'être aussi nul »), ce « simulacre de vie », écrit-il encore, lui procurait plus d'émotions que les périéties ordinaires de l'existence. C'est l'asthme qui obligea le champion en

A 11 ans déjà, Grégory Cingal s'échinait à taper la balle contre le mur du garage en s'identifiant à ses idoles, Borg ou McEnroe, exactement comme le fait le jeune lecteur ardent avec les héros de roman

herbe (et autres surfaces, dont le fameux béton poreux des années 1970-1980 appelé « quick ») à renoncer à ses rêves de gloire.

Le tennis obéit à des règles précises, dans un espace géométrique strictement déterminé : on peut y donner sa mesure sans craindre les incidents du chemin et de l'heure. Le terrain est « un sanctuaire où surseoir à l'angoisse primitive ». Chaque balle compte et cependant rien n'est grave. Même l'altérité se résume à un combat à la loyale où ne sont permis que certains coups qu'il est possible de déjouer. Notre être se silhouette sur le cours tel qu'il est essentiellement : « On peut à la rigueur changer de tête, de voix, de démarche, de graphie, de parfum, de gestes de tennis. »

Admirateur éperdu de Federer, Grégory Cingal revient pourtant sur les dérives actuelles du tennis professionnel dans une dernière partie plus pugnace. Alors, il lâche ses coups : « Mon sport favori est un archétype parfait de la mondialisation ultralibérale. » Inégalités énormes de revenus entre les cadors et les mal classés, règne des sponsors et du marketing, tenues anti-transpiration des joueurs confectionnées « dans des bagnes asiatiques où [il] doute que, pour l'armée des couturières soumises au harcèlement et à la puanteur cancérigène des solvants, la circulation de l'air soit optimale ». Ça, c'est un revers de rêve. Pleine ligne ! Jeu, set et match. ■

LE POUVOIR, À VOUS DE VOIR PATRICK BOUCHERON professeur au Collège de France

Savoir en délire



COMMENT S'OUVRE le savoir ? C'est affaire de main, répondront les amoureux des livres. Ceux qui ont une belle

main s'écartent avec bienveillance et netteté, cousus avec suffisamment de soin pour ne pas casser. Les ouvrages de l'éditeur Zones sensibles sont de ces objets qui font aimer le papier ; leurs couvertures embossées renferment le plus souvent des textes singuliers, rugueux et risqués, élargissant notre expérience du monde. L'ethnologue Pierre Délégue vient d'y trouver refuge avec un livre glaçant, *La Folie arctique*, qui décrit de quelle béance intime se paie l'ouverture au savoir.

A l'écoute du chant rituel des Sharanhua d'Amazonie occidentale, Pierre Délégue a publié un essai audacieux sur les rapports entre effervescence messianique et invention de l'écriture dans les sociétés amérindiennes (*Inventer l'écriture*, Belles Lettres, 2013). Depuis lors, la page personnelle de son laboratoire suggère malicieusement quelque chose comme une échappée belle : l'auteur, y apprend-on, « a ensuite cédé à un penchant malheureux pour la déconstruction en expérimentant différents procédés formels et narratifs qui aboutirent aux livres *Lettres mortes* et *La Folie arctique* ». Le premier, paru chez Fayard cette année, est sous-titré *Essai d'anthropologie inversée*, car ce sont désormais les ethnologues et leurs étranges écritures (étranges car détachées du rituel) qui sont pris comme objets de pensée par les Indiens. Quant au second, il est plus renversant encore puisqu'il fait « la biographie d'un délire ».

Désirs inavouables

Nous y suivons Emile Petitot, fils d'horloger bourguignon, ethnologue et missionnaire. Parti en 1862 évangéliser le nord-ouest du Canada, il se passionne pour la langue des Dénés, dont il retranscrit minutieusement les récits, produisant non seulement la première grammaire méthodique d'une langue amérindienne, mais un corpus impressionnant de mythes et de rituels qu'il retranscrit et traduit : grâce à lui s'entendent les voix de la chamane Peau-de-Lièvre Lizette Khatchôti et de tant d'autres. Car Petitot s'était mis en tête de « rechercher la même croyance dans les quatre parties du monde ». Connaissant-il les théories qui avaient agité la communauté juive d'Amsterdam au milieu du XVII^e siècle, en faisant des Indiens du Nouveau Monde la tribu perdue des enfants d'Israël ? En tout cas, écrit Pierre Délégue, « il fit feu de tout bois pour prouver que les Indiens dénés devaient être considérés comme les descendants des Hébreux de l'Ancien Testament ».

Telle fut la folie d'Emile Petitot, interné à l'hospice des aliénés de Longue-Pointe à Montréal en 1882, retourné ensuite en France où il mourut curé de Mareuil-Meaux en 1916. Poursuivi par des désirs inavouables, cherchant peut-être le martyr, décidant de se convertir lui-même en juif arctique, il tenta d'endiguer son délire de persécution par une théorie elle-même délirante, mais dont le vertige obsidional précipitait l'inventivité créatrice. On invente toujours ses propres précurseurs. Parce qu'il se reconnaît le lointain successeur de Petitot, Délégue a souhaité l'accompagner dans les abîmes d'une imagination furibonde. « Ce qui ne manque évidemment pas de m'interroger sur les origines délirantes, furieuses et fantasmagoriques de l'anthropologie linguistique en général et de mon travail en particulier. » La pensée est à ce prix, c'est à ce beau danger que s'ouvre le savoir. ■

LA FOLIE ARCTIQUE,
de Pierre Délégue,
Zones sensibles, 128 p., 14 €.

Les écrivains Mathias Enard, Maylis de Kerangal, Alice Zeniter, et l'historien Patrick Boucheron tiennent ici à tour de rôle une chronique.

Sachez-le : tout va mieux qu'hier !

FIGURES LIBRES ROGER-POL DROIT



DISONS-LE tout de suite : voilà un livre de salubrité publique. On rêverait de voir sa lecture prescrite

dans les lycées, les universités, et recommandée à tous, dans les bureaux et les usines, les villes et les campagnes. Et pourtant, l'auteur n'a rien découvert d'extraordinaire. Historien de l'économie, professeur à Malmö, en Suède, Johan Norberg s'est contenté de rassembler des faits et chiffres qui n'ont rien de secret. Toutes les données de son livre sont disponibles, toutes les statistiques sont officielles. Mais le résultat est absolument bluffant ! Il montre à quel point, contrairement à ce que nous croyons tous plus ou moins, le monde actuel n'est

nullement dangereux, détraqué, déclinant, appauvri... S'il n'est ni paradisiaque ni dépourvu de problèmes, notre présent est mieux que le passé – à tous points de vue. Objectivement.

Car le grand mérite de son enquête est de s'en tenir aux faits. Or, durant les deux derniers siècles, l'humanité a franchi plus de seuils qu'au cours des millénaires précédents. Au fil de dix chapitres truffés d'informations, l'historien

NON CE N'ÉTAIT PAS MIEUX AVANT. 10 BONNES RAISONS D'AVOIR CONFIANCE EN L'AVENIR (*Progress. Ten Reasons to Look Forward to the Future*), de Johan Norberg, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Plon, 270 p., 17,90 €.

rappelle comment les famines ont pratiquement disparu, combien la durée de la vie a augmenté, et à quel point tout le monde, malgré ce qu'on ne cesse de répéter, s'est enrichi. En effet, la grande pauvreté a reculé de 42 % (1981) à 10,7 % (2013) de la population mondiale. De même, l'illettrisme est en chute libre, qui est passé de 80 % de la population du globe en l'an

1800 à 15 % aujourd'hui. Globalement, les humains vivent réellement plus riches, en meilleure santé, dans des habitats plus confortables, tout en étant plus instruits et en travaillant moins ! A quoi il faut ajouter, pour que le tableau soit exact et complet, que le monde actuel est considérablement moins violent, plus égalitaire, et même nettement moins pollué que précédemment.

Révolution invisible

Il ne s'agit pas d'en conclure que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. D'ailleurs, Johan Norberg ne prêche aucune forme d'optimisme béat. Il veut seulement combattre le catastrophisme ambiant, fait d'un mélange d'ignorance pure et simple et de complaisance envers cauchemars et apocalypses. Car elle s'est faite vite et sans bruit, cette révolution qui rendu notre monde plus protecteur et plus sûr qu'il ne fut jamais. Elle demeure comme invisible et silencieuse,

alors que les malheurs du monde s'affichent bruyamment.

Le plus frappant demeure finalement notre ignorance fantastique de la réalité. Par exemple, plusieurs études ont montré qu'en moyenne, les deux tiers de nos contemporains sont persuadés que l'extrême pauvreté a progressé dans le monde ces vingt dernières années, alors qu'elle a été considérablement réduite. La structure des médias est sans doute responsable pour une part de cette vision noire : comme chacun sait, on ne signale que les accidents d'avion, pas les atterrissages réussis. Mais la propension à se lamenter est une vieille affaire : « Nous sommes arrivés en des temps mauvais, et le monde est devenu très vieux et malfaisant. Les hommes politiques sont très corrompus. Les enfants ne respectent plus leurs parents », dit une stèle chaldéenne trois mille huit cents ans avant notre ère. Du côté de la lucidité, les progrès sont décidément très lents. ■

Mettant au jour la notion de « travail émotionnel », la sociologue américaine Arlie Russell Hochschild signait, en 1983, un livre fondateur, enfin traduit

Les sentiments mis à profit

JULIE CLARINI

Aux Etats-Unis, son nom apparaît dans les manuels de sociologie, aux côtés de Foucault ou d'Habermas. Arlie Russell Hochschild, aujourd'hui professeure émérite à Berkeley (université de Californie), est une figure pionnière des études sur la valorisation du soin comme travail (*care*), sur le partage des tâches domestiques ou encore la délégation, par les femmes occidentales, des corvées de la maison aux travailleuses immigrées. En 1989, *The Second Shift* (non traduit), qui pointait la conséquence inégalitaire de l'entrée des femmes dans le monde du travail et la réalité de la « deuxième journée », l'avait fait connaître d'un large public.

Mais c'est *Le Prix des sentiments – The Managed Heart*, littéralement le « management des cœurs » – qui est aujourd'hui disponible en français. Paru en 1983, l'ouvrage a valu la reconnaissance à son auteure et contribué à lancer une nouvelle branche de la discipline, la « sociologie des émotions ». Le sociologue français Julien Bernard en décrit justement les enjeux dans un tout récent *La Concurrence des sentiments. Une sociologie des émotions* (Métailié, « Traversées », 256 p., 20 €).

L'apport le plus précieux du livre d'Arlie Russell Hochschild est sans aucun doute l'idée de « travail émotionnel » qu'elle élabore à la suite d'une longue enquête auprès d'hôtesse de l'air et, dans une moindre mesure, d'agents de recouvrement. La notion exige de renverser les présupposés sur le monde du



Image extraite de la série télévisée américaine « Pan Am ». SHOE MONEY PRODUCTIONS/JACK ORMAN PRODUCTIONS/SONY PICTURES TV

sourire, leur bonne humeur. La compagnie les sélectionne sur leur capacité à opérer ce que l'auteure appelle une « transmutation » : elles doivent pouvoir, au terme d'une formation par les coachs de l'entreprise, jouer sur leurs émotions. Cette gestion des sentiments devient « l'objet d'ingénierie sociale et d'une course au profit » puisque l'entreprise se portera d'autant mieux que ses hôtesse complairont aux clients.

Ainsi, si l'idée que l'on puisse essayer de contenir ou modeler nos pulsions n'est pas neuve, ce qu'il l'est, en revanche, montre la sociologue, c'est « le rapport de plus en plus instrumental » que nous avons à cela, les agents de recouvrement étant, par exemple, priés de refréner toute empathie à l'égard des débiteurs. Non sans finesse, Arlie Russell Hochschild remarque que la marchandisation de cette forme de compétence et sa généralisation – elle estime à un tiers les personnes travaillant dans un métier impliquant du travail émotionnel – sont probablement en lien avec le questionnement grandissant dans la société sur la vérité du « moi » qui se traduit par le succès des méthodes offrant d'« entrer en contact » avec ses émotions profondes (Gestalt-thérapie, thérapie bioénergétique, méditation transcendante, etc.) : « Plus les

émotions sont contrôlées, plus nous attachons d'importance à celles qui ne le sont pas. » Aujourd'hui l'authenticité est devenue la valeur cardinale ; sa quête, une obsession.

Beaucoup repris et commenté, cet ouvrage pionnier a été aussi beaucoup critiqué. Arlie Russell Hochschild elle-même, dans une postface à l'occasion du vingtième anniversaire du livre, remarque que, depuis 1983, le monde du travail a bien changé : le guichet a fait place au site Internet, « de nombreux contingents du "prolétariat émotionnel" sont remplacés par des machines ». Mais, en 2003, le « travail émotionnel » est loin d'avoir disparu : le secteur du *care* (nourrices, puéricultrices, soignantes à domicile, etc.) est alors en pleine explosion. Il est encore plus nettement féminin. A la suite de ce livre, la sociologue américaine poursuit donc une œuvre qui entend éclairer les nouvelles formes d'exploitation et d'inégalité, notamment hommes-femmes, toujours en creusant la poreuse frontière entre vie privée et vie professionnelle, maison et bureau, soin et travail. ■

LE PRIX DES SENTIMENTS. AU CŒUR DU TRAVAIL ÉMOTIONNEL (*The Managed Heart. Commercialization of Human Feeling*), d'Arlie Russell Hochschild, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Salomé Fournet-Fayas et Cécile Thomé, La Découverte, 308 p., 23 €.

L'ouvrage a contribué à lancer une nouvelle branche de la discipline, la « sociologie des émotions »

travail comme univers dépourvu de sentiments – tel le défilé de robots du Charlie Chaplin des *Temps modernes* – et de se confronter à une nouvelle réalité : non seulement le contrôle de la part émotionnelle de l'individu, mais aussi la commercialisation de cette dernière sont devenues des dimensions importantes dans de nouveaux types d'emploi, souvent féminins et souvent réservés aux classes moyennes. Les hôtesse de la compagnie américaine Delta Air Lines doivent, par exemple, accepter qu'on achète leur patience, leur

Ignominie ordinaire du délateur parisien

L'historien Laurent Joly mène une enquête exemplaire sur la dénonciation de juifs et ses conséquences meurtrières sous l'Occupation

ANDRÉ LOEZ

En juillet 1941, un jeune coiffeur sis rue Dammont, dans le 18^e arrondissement de Paris, écrit deux lettres au commissariat général aux questions juives pour dénoncer la boutique de son concurrent juif qui continue ses activités : « [Elles] me font à moi Artisan arien Français le plus grand tort. » Arrêté, déporté en 1942, Icek Mendelsohn n'est pas revenu d'Auschwitz, assassiné, comme des milliers d'autres juifs de France, suite à un acte de délation. Prolongeant des travaux menés depuis plusieurs an-

nées sur la question, Laurent Joly, directeur de recherches au CNRS, propose une vue d'ensemble du phénomène dans un livre à la fois exemplaire sur le plan méthodologique et bouleversant, tant il donne à voir de vies détruites de la sorte par l'ignominie ordinaire des lettres de dénonciation.

Ordres de grandeur

Le premier mérite de l'enquête est de proposer une pesée quantitative de la pratique délatrice, à partir du cas parisien, le mieux renseigné par différents fonds d'archives minutieusement exploités. Corrigeant l'idée reçue faisant état de millions de courriers, le chercheur restitue des ordres de grandeur moins énormes, autour de 3 000 lettres reçues entre 1941 et 1944 par les autorités françaises, et un nom-

bre sans doute équivalent traitées par la Gestapo allemande, auxquelles il faut ajouter les dénonciations orales et les informations publiées par d'inféconds journaux comme l'hebdomadaire *Au pilori*. S'il ne s'agit pas du « phénomène de masse que l'on imagine communément », la pratique est meurtrière et profondément révélatrice sur les rapports sociaux dans la France occupée.

Car le second apport du livre est d'inscrire les courriers de dénonciation dans leurs contextes, et de montrer que tous les délateurs ne sont pas des antisémites fanatiques, même si l'auteur en donne plusieurs exemples accablants. Bien souvent, la délation procède de conflits banals, de règlements de comptes sordides, de querelles de voisinage, de l'appât du gain également, insépa-

ble de la fragilisation des familles juives par les mesures dites d'« arianisation économique ». Une concierge voulant s'approprier le contenu d'un appartement, un gangster arrêté pour trafics au marché noir et qui retrouve sa liberté en livrant des adresses de juifs dissimulés figurent ainsi parmi les délateurs. Et, en creux, c'est le quotidien des juifs persécutés et pourchassés, n'osant plus sortir, ou trop confiants dans leur entourage, qui se dévoile.

Le paroxysme de 1944

L'ouvrage éclaire enfin les pratiques répressives et apporte beaucoup sur les méthodes et les temporalités de la traque des juifs menées par les nazis avec les dirigeants français et leur police efficace et zélée. Peu systématisée à

ses débuts, elle s'intensifie à partir de 1942 et atteint son paroxysme dans un contexte de défaite imminente : en avril 1944, une note allemande instaure des primes « suffisamment attractives » pour les délateurs, à un moment où les fonctionnaires français commencent de leur côté à trouver risquée la recherche des résistants et ciblent encore davantage les juifs. A l'épuration, on considérera généralement qu'ils n'ont fait qu'obéir aux ordres, tandis qu'une minorité de délateurs – lorsqu'ils ont signé leurs lettres – seront lourdement punis.

DÉNONCER LES JUIFS SOUS L'OCCUPATION. PARIS, 1940-1944, de Laurent Joly, CNRS Editions, 230 p., 22 €.

Important par l'ampleur des questions brassées et la quantité des matériaux analysés, le livre de Laurent Joly dépeint les « années noires » dans toute leur complexité, et, si faire se peut, en noircit encore l'appréhension. ■

APARTÉ

Aux lectrices prosélytes

C'EST BIEN CONNU, les lecteurs sont des lectrices, du moins statistiquement. Vincent Monadé, président du Centre national du livre, a fait de cette donnée le prétexte de son premier ouvrage, *Comment faire lire les hommes de votre vie*. En réalité – et l'auteur le sait bien – la solitude du lecteur n'est pas seulement un problème au sein du couple. Elle l'est aussi partout ailleurs : comment partager avec vos intimes le charme secret des livres ? Comment leur faire comprendre la richesse des mondes qu'il leur reste à découvrir, le plaisir inouï d'un bon roman, l'apaisement si rare d'un après-midi au chaud avec un polar bien ficelé ?

L'affaire est complexe. Le livre souffre d'une désastreuse réputation. On craint d'y retrouver des chagrins d'école. On peine à se plonger dans une activité perçue comme ennuyeuse, demandant trop de temps à l'homme moderne qui en manque si cruellement. Le livre menace du haut de sa supériorité symbolique nos loisirs préférés, que ce soient les séries sur Netflix ou la course à pied. Celui qui n'aime pas lire se sent jugé, et soupçonnerait presque le lecteur de prendre, dans les diners en ville, une revanche déloyale sur son passé d'enfant solitaire préférant Jules Verne aux jeux de ballon.

Un sentiment d'évidence

Face à ce triste constat, c'est bien simple, nous dit Vincent Monadé : tous les coups sont permis. Commencez par suggérer à l'homme de votre vie des récits d'aventures, des polars, des récits haletants. Offrez des livres qui correspondent à ses goûts dans d'autres domaines – il serait par exemple peu judicieux d'offrir un roman de Jane Austen à un inconditionnel des *Gardiens de la galaxie*. Rusez. Utilisez des romans qui parlent de sport (il y en a des tonnes). Faites équipe avec votre belle-mère. Devenez la Lysistrata des temps modernes et faites la grève du sexe.

Ne nous y trompons pas, ces conseils fantaisistes sont étayés de recommandations de lecture réfléchies. Mais le bonheur de ce petit ouvrage viendra moins des listes de livres que d'un sentiment diffus d'évidence. Car Vincent Monadé ne s'excuse jamais. Il aime lire et voudrait que tout le monde connaisse cette incomparable source de joie et de consolation. Avec l'orgueil des fanatiques, il invite à rejoindre sa secte, en martelant obstinément que la vie est plus douce du côté des convertis. Et c'est toute la force de son discours : la lecture est un plaisir auquel chacun devrait avoir le droit de goûter, de sorte que, au pays des livres, nous sommes tous bienvenus. Au diable l'homme instruit qui prend de haut celui qui n'a pas lu les « bons livres » et l'écrase de son savoir. Il est coupable de transformer le livre en objet de domination, alors que le livre est, fondamentalement, un objet d'évasion. L'outil essentiel d'une indépendance arrachée depuis toujours à la famille, à l'école, aux épreuves de la vie. ■ VIOLAINE MORIN

► **Comment faire lire les hommes de votre vie**, de Vincent Monadé, Payot, 122 pages, 12 €.

Les éditions **persée**
L'ÉCRITURE PREND LA PAROLE

recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits
Editions Persée
29 rue de Bassano 75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr

Lionel Shriver

Surprise sur crise

L'auteure américaine ne cesse d'étonner par la diversité des genres et des sujets qu'elle aborde. Son nouveau roman ? Une dystopie économique

RAPHAËLE LEYRIS

P eu d'écrivains peuvent se targuer de surprendre leurs lecteurs avec la même constance que Lionel Shriver. L'Américaine jongle entre les genres et les sujets (tueries scolaires, compétition tennistique, obésité, système de santé...), et les explore d'une manière invariablement étonnante, poussant personnages et lecteurs dans leurs retranchements, jouant avec les peurs les plus profondes et les sentiments les moins avouables à l'aide d'une intelligence implacable, qui s'appuie sur une puissance romanesque mettant un point d'honneur à ne pas se répéter. Et, cependant, Lionel Shriver réserve sa surprise maximale au lecteur qui la rencontre. Contre toute attente, et à rebours de sa réputation, elle est charmante. Ni hautaine ni froide, elle se montre chaleureuse, attentive, drôle, et ponctue la conversation de grands rires.

A priori, pourtant, le sujet initial de l'entretien semblerait ne pas prêter à la galéjade : Lionel Shriver est venue à Paris défendre *Les Mandible*, son sixième roman traduit. Une dystopie économique imaginant l'effondrement du dollar et de l'empire américain. Entre 2029 et 2047, on suit les aventures de la famille Mandible, autrefois bourgeoise,

« C'est l'époque qui fait de moi une "iconoclaste", parce que mes livres se collettent à des questions qui ne sont pas confortables »

désormais fauchée et contrainte à la cohabitation des générations. C'est la crise de 2008 qui a constitué le point de départ. « Avant elle, de toute façon, je me servais des pages "Économie" des jour-

naux pour nettoyer les vitres, et j'aurais été bien incapable de m'aventurer dans un pareil projet, s'amuse l'auteure. Quand j'ai compris que, comme tout le monde, j'étais concernée, j'ai dû m'y intéresser vraiment... » De sa plongée dans des lectures de plus en plus savantes, elle est remontée avec une certitude : « En 2008, une balle a été tirée. Tout le monde pense qu'elle s'est arrêtée après avoir fait des dégâts, mais sans avoir causé l'effondrement total du système. Moi, je pense que la balle continue sa course, et qu'elle finira peut-être par nous atteindre en pleine tête. C'est là que naît le roman. » Cette genèse ne suffit pas à résumer cette fiction ambi-

tieuse et brillante, où l'humour à froid de Lionel Shriver fait merveille dans l'exercice de l'anticipation, et où elle déploie toute sa finesse dans l'exploration de la vie de famille des Mandible

confrontés à la promiscuité et au manque de tout.

Lionel Shriver a mangé sa propre part de vache enragée. Installée à Londres avec son mari jazzman, elle a vécu à Belfast, Nairobi, Bangkok ou Tel-Aviv, d'où elle travaillait parfois comme pigiste, mais elle se consacrait avant tout à ses romans. Si leur écriture la comblait, si rien n'altérait sa détermination à construire une œuvre, elle a connu quinze ans de « déception professionnelle ». Et puis, en 2003, à 47 ans, son septième roman, *Il faut qu'on parle de Kevin* (Belfond, 2006), lui a valu succès, prix Orange et ventes importantes à travers le monde (relancées en 2011 avec l'adaptation au cinéma par Lynn Ramsay). Sans qu'elle change pour autant ses habitudes de vie notoirement frugales – mais avec la possibilité de s'assurer un toit au-dessus de la tête.

Même si la crise et *Les Mandible* lui ont permis d'accroître ses connaissances théoriques en la matière, Lionel Shriver affirme qu'elle doit l'essentiel de son rapport à l'économie à son éducation presbytérienne. « On ne dépense pas ce qu'on n'a pas, c'est la base, cela vaut pour les individus comme pour les États », récite comme un credo cette fille (athée) d'un ministre du culte, née et grandie en Caroline du Nord. Si l'on met cet héritage de côté, Lionel Shriver possède un goût certain de la transgression. Elle en a témoigné à 15 ans en choisissant de se faire renommer Lionel parce que, « garçon manqué », elle ne se reconnaissait pas dans son prénom, Margaret Ann.

L'ancienne adolescente rebelle (la tout juste sexagénaire en a gardé l'allure, avec sa queue-de-cheval et sa silhouette sportive) est devenue une adulte qui nage volontiers à contre-courant. S'il l'a rendue célèbre, *Il faut qu'on parle de Kevin* a d'abord essayé une trentaine de refus, tant le texte effrayait les éditeurs potentiels. Inspiré par les tueries perpétrées dans des établissements scolaires aux États-Unis, ce roman épistolaire, raconté par la voix brisée et sarcastique d'une femme dont le fils avait tué ses camarades de classe, explorait un sujet difficile : la possibilité de ne pas aimer le fruit de ses entrailles. D'abord porté par le bouche-à-oreille dans les milieux féministes, il en énumera certains d'autant plus qu'il avait été écrit par une femme sans enfants.

Parcours

1957 Margaret Ann Shriver naît à Gastonia (Caroline du Nord). Elle décide de se faire appeler Lionel à 15 ans.

1987 Publication de son premier roman, *The Female of the Species* (non traduit).

1997 S'installe à Londres. *Double Faute* (Belfond, 2010).

2003 *Il faut qu'on parle de Kevin* (Belfond, 2006) obtient le prix Orange.

2005 Commence à tenir une chronique dans *The Guardian*.



PATRICE NORMAND/LEEXTRA VIA LEEMAGE

EXTRAIT

« Avec les "Vous étiez où quand c'est arrivé?" – l'assassinat de Kennedy pour la génération de sa grand-tante Nollie, le 11 Septembre pour celle de sa mère –, rien de plus facile que de prétendre se souvenir, et de superposer au passé flou et incertain les faits solides appris par la suite. Willing prit donc la résolution de se souvenir véritablement de ce soir-là – jusqu'à la texture sableuse des galettes de porc (...). Il garderait humblement à l'esprit que, à ce moment-là, il ne comprenait pas le concept de monnaie de réserve. Il ignorait également ce qu'était une adjudication d'obligations (...). Quoi qu'il en soit, plus tard, il veillerait bien à s'attribuer ce mérite-là : pendant le journal de 19 heures, même s'il n'avait pas compris – cette "émission d'obligations du Trésor américain", avec sa "flambée des taux d'intérêt" –, il avait bien capté l'intonation. »

LES MANDIBLE, PAGES 28-29

Spécialiste dans ses romans des thèmes délicats et des protagonistes pas immédiatement sympathiques (voir *Double faute*, *Big Brother* ou *Tout ça pour quoi*, Belfond, 2010, 2011 et 2013), Lionel Shriver écrit aussi sur les sujets qui l'intéressent dans le *Guardian*, où elle tient chronique depuis 2005. Elle y expose avec une énergie assurée ses vues sur les sujets de son choix, de son refus de la maternité à sa conviction que les drogues, y compris dures, devraient être en vente libre. « Il y a des gens, plein, qui me détestent pour ce que j'écris dans les journaux : c'est la preuve ultime que je me suis intégrée à la Grande-Bretagne ! Ça me donne une position dans le pays... », s'amuse-t-elle.

Dans une conférence récente délivrée lors d'un festival littéraire, elle s'est présentée comme « bien connue pour être une iconoclaste ». Est-ce ainsi qu'elle se considère ? « C'est une étiquette qui m'a été accolée, et j'ai décidé de me l'approprier. Pourtant, sincèrement, je ne me vois pas comme ça : c'est l'époque qui fait de quelqu'un comme moi "une iconoclaste", parce que mes livres se collettent à des questions qui ne sont pas confortables. »

Avant de commencer un roman, elle-même ne sait pas ce qu'elle pense de tel ou tel sujet (« Ce doit être d'un ennui, d'écrire pour se confirmer ce qu'on croit savoir ! »). « La plupart de mes livres partent de quelque chose de tout petit, que j'ai généralement repéré dans un journal, et qui infuse. » Après s'être documentée de manière « obsessionnelle », elle écrit « en oubliant que qui que ce soit pourra lire un jour ces lignes – ça permet de ne rien s'interdire, de pousser les situations loin, quitte à se tromper, et à fureter dans tous les directions. »

Au départ, elle pensait que *Les Mandible* serait « plus vaste », que la catastrophe économique toucherait le monde entier, et pas essentiellement les États-Unis. « Et puis j'ai décidé de resserrer sur eux, parce que ce qui m'intéressait le plus était sans doute l'implosion d'un pays qui a de telles prétentions, qui veut tellement être tenu pour la nation la plus importante du monde... » On voit ainsi, dans ce roman écrit avant la campagne de Donald Trump, le Mexique construire un mur à sa frontière... pour dissuader les immigrants américains en quête de travail. Trump, justement, qu'en pense cette « libertarienne » revendiquée (« de gauche sur la question des mœurs, conservatrice en matière économique »), qui quitte Londres pour New York trois mois par an (« Je veux garder un orteil dans les eaux américaines »), et a « évidemment » voté pour Hillary Clinton ? « A ce jour, l'une des choses les plus déstabilisantes de l'ère Trump, c'est de voir le New York Times abandonner toute forme d'objectivité et céder à l'hystérie, notamment dans ses pages "Opinion". Même si je suis d'accord, je ne les lis plus, parce que le ton m'exaspère. Il ne faut jamais abdiquer ses propres exigences. » L'étonnante Lionel Shriver a elle aussi besoin d'être surprise par ce qu'elle lit. ■

Quatre générations à l'étroit

CINQ ANS PLUS TÔT, le pays a connu « l'Âge de pierre », avec une coupure totale des réseaux, entraînant des catastrophes technologiques et humaines. En 2029, les États-Unis tentent de se remettre. Dans la famille Mandible, la situation financière de chacun est différente, mais tous se sentent à l'abri du besoin : ils pensent toucher, un jour, leur part de l'héritage du patriarche millionnaire et bientôt centenaire. Quand la Chine et la Russie annihilent la valeur du dollar en instaurant une monnaie concurrente, et quand le président américain prend des mesures drastiques, dont la réquisition de l'or des particuliers et la liquidation des bons du Trésor, tout s'effondre. Voilà les quatre générations de Mandible obligées de vivre ensemble, en manquant de tout ce qu'ils croyaient nécessaire, et bien plus. On va les suivre jusqu'en 2047.

Lionel Shriver relève admirablement le défi de la dystopie. Elle plante son décor futuriste

mais pas trop et explique les ressorts économiques sur lesquels repose l'intrigue avec ce qu'il faut de pédagogie, sans écraser l'élan de la narration, et en veillant aux détails. Le résultat est aussi drôle qu'inquiétant. Voici donc un genre supplémentaire accroché au tableau de chasse de l'écrivaine. Mais, au fond, ce qui l'intéresse ici est la même chose que dans chacun de ses romans, aussi différents soient-ils : elle place ses personnages dans une situation qui les débarrasse de leur vernis de civilisation, et elle observe ce qui se passe alors avec une précision d'entomologiste, une cruauté de moraliste, et une forme d'empathie sèche qui fait sa marque. ■ R. L.

LES MANDIBLE.
UNE FAMILLE, 2029-2047
(*The Mandibles*,
A Family, 2029-2047),
de Lionel Shriver,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Richard,
Belfond, 528 p., 22,50 €.